

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4^{ÈME} ANNÉE, N° 203. — SAMEDI, 24 MARS 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LES ITALIENS EN ABYSSINIE. — TYPES DE GUERRIERS ABYSSINS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 MARS 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Raymond des Bergères, par Benjamin Sulte.—Nos gravures.—Voyages de M. Alphonse Pimard, par Jules Gros.—Poésie : La femme, par Sully Prud'homme.—Usages et coutumes.—Comment on dîne chez les Chinois.—Chronique des voyages et de la géographie.—Primes du mois de février.—Connaissances utiles.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Paul ne.

GRAVURES : Types de guerriers Abyssins.—Dans le haut de l'Ottawa : Chantiers abandonnés.—Les Indiens de l'Isthme de Panama.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Prix de M. O. M. AUGÉ, avocat, concours du mois d'avril. Sujet :

Le chevalier d'Iberville.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 avril.

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de mai. Sujet :

La femme Canadienne.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mai.

Chaque prix est de \$20.

On doit adresser les articles au MONDE ILLUSTRÉ, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.



MONTREAL a eu le plaisir d'entendre, la semaine dernière, un des conférenciers les plus spirituels et les plus sympathiques de notre époque.

Paul Blouet, plus connu sous le pseudonyme de Max O'Rell, qu'il a adopté pour signer ses ouvrages—beaucoup plus populaires que ceux de Zola et autres écrivains pornographes, ce qui prouve, malgré les dires de certains maniaques, que les Français préfèrent toujours le bon au mauvais—Paul Blouet, dis-je, nous a donné trois conférences qui ont eu le plus grand succès, puisqu'il a su plaire à tous, Français, Anglais, Américains, à tout le monde enfin, sauf, bien entendu, à quelques fendeurs de cheveux, toujours les mêmes, qui ne sont jamais contents que d'eux-mêmes.

Paul Blouet a été trop modeste, l'autre soir, quand il nous a dit qu'il n'était autre chose qu'un photographe, et que tout son talent se bornait à ne prendre que des portraits, car il est grand observateur, excellent écrivain et surtout homme de beaucoup d'esprit.

De tous les caractères qu'il a étudiés, c'est celui de Sandy Macdonald, de l'Ecosse, qui est certainement le plus réussi et le plus curieux.

La place que l'Ecosse occupe dans le monde est du reste assez large pour qu'on la remarque car partout où vous le rencontrez, comme nous l'a dit Max O'Rell, il est propriétaire, contre maître, directeur, ou occupe quelqu'autre bonne position. Sandy se tire d'affaire partout, il est débrouillard, comme disent les troupiers français, qualité qui fait la force du soldat en campagne, et là où un anglais criera famine, lui vivra à l'aise; il dînera très bien là où un Anglais subistera à peine.

Les remarques faites par Max O'Rell sur les Ecosse et l'admiration qu'il ressent pour eux, quoiqu'il ne se gêne guère de relever par-ci par-là les travers qu'ils peuvent avoir comme tous les autres peuples, sont des plus justes, et je suis d'autant plus de son avis que l'on m'a appris à les estimer dès mon enfance.

Mon père, qui avait été professeur de français pendant quelques années à Edimbourg, aimait l'Ecosse avec passion, et comme il avait été en rapport avec l'immortel Walter Scott, il m'avait mis en main ses œuvres dès que j'ai su lire, et nous rappelait souvent, à mes frères et moi, les différentes circonstances dans lesquelles il avait vu ce grand écrivain.

A treize ans j'avais la tête plein des récits de ce conteur admirable et mon rêve alors—je ne voulais pas admettre que les temps fussent changés—était d'aller un jour visiter ce pays si pittoresque, ses lacs splendides et ses belles montagnes, de me faire admettre dans le clan d'un Campbell où d'un Rob Roy, de porter la plaid et la claymore, et de m'asseoir aux longues veillées, au coin d'un foyer, pour entendre redire les chants populaires des vieux temps de guerre.

Qui de nous, après avoir lu Robinson Crusoe, n'a rêvé d'aller vivre seul dans une île ?

Jamais on n'écrira l'Ecosse Juive, car jamais fils d'Israël n'a pu s'établir dans ce pays. Quelques-uns y sont allés, ils sont venus, ont vu et... sont partis.

L'un d'eux arriva un jour dans une ville écossaise, y passa quelques mois, étudia les mœurs des habitants, mais le résultat de ses observations fut qu'il boucla enfin sa malle et prit un autre chemin. Comme il était sur le point de monter en diligence, quelqu'un lui demanda pourquoi il s'en allait, si le pays lui déplaisait ou s'il s'éloignait parce qu'il ne s'y trouvait aucun de ses coreligionnaires ? « Oh, non, répondit le fils de Jacob, c'est au contraire parce que tous les Ecosse sont Juifs. »

Sandy fait trop bonne garde autour de ses écus pour qu'un usurier puisse l'exploiter. L'argent, dit l'Anglais, est rond et est fait pour rouler, mais l'Ecosse dit qu'il est plat et fait pour être empli.

Il est économe, frugal, travailleur et thésauriseur.

Je ne sais si Max O'Rell se propose d'écrire quelques pages sur le Canada, cela est cependant peu probable, car, j'en sais quelque chose, il faut beaucoup de temps pour étudier le Canada, et la plupart des écrivains qui ont eu la prétention de nous juger ont commis beaucoup d'erreurs dues à une observation trop superficielle.

Le reproche que Max O'Rell adresse à ses compatriotes, dont je fais partie comme vous le savez, me semble très mérité; ce reproche est celui-ci : la première chose que fait un Français, après un mois ou deux de séjour en Angleterre, est de publier un livre, ou une brochure, sur les Anglais. Cet empressement, ou plutôt cette précipitation à écrire, expose l'auteur à commettre une foule de bévues.

Et cependant, il y aurait un livre à écrire sur Jean-Baptiste chez lui, et une autre étude à faire sur Jacques Bonhomme chez Jean-Baptiste.

Jacques Bonhomme hors de chez lui, n'est plus toujours lui, c'est souvent un tout autre homme, mais quand il a vécu chez Jean-Baptiste, il se transforme beaucoup.

Que Jacques séjourne dix, quinze ou vingt ans chez Jean-Baptiste, il ne cessera jamais de répéter

que sitôt qu'il aura amassé de quoi vivre, il s'empressera d'aller planter ses choux dans son village natal, pour y mourir et aller reposer près de ses pères.

Certes, ce sentiment est des plus noble et prouve combien chez lui les sentiments de famille et de patrie sont développés, mais l'expérience nous prouve qu'il se trompe lui-même.

Quand Jacques Bonhomme boit du thé, il ne manque jamais de le qualifier d'eau chaude, ce en quoi il n'a pas tout à fait tort,—il regrette toujours ses bons vins de France et il a bien raison, mais à part le vin qu'il ne cesse d'aimer et le thé qu'il déteste toujours, il se fait peu à peu aux habitudes du pays, à sa nourriture et à ses usages. Il maugrée contre le froid, contre le chaud, contre les us et coutumes, sans toutefois s'apercevoir qu'il se fait à tout.

Il est partisan de la vente libre et sans limites des boissons spiritueuses et cependant il est le moins ivrogne de tous les citoyens du nouveau monde. Il tempête parfois contre la loi qui l'empêche de travailler le dimanche, et vous ne le forcerez pas, pour tout au monde, à se mettre à l'établi ce jour-là.

Il vous dira que le tabac français est le premier tabac du monde, et, au bout de quelques années de séjour, vous ne lui en feriez pas fumer quand il en a d'autre à sa disposition.

Il protestera d'abord de son dégoût pour la politique du pays, il ne voudra pas lire un article concernant les élections, et deux ans plus tard il sera rouge ou bleu enragé et réclamera hautement son droit de vote.

Jacques Bonhomme ouvrier, en arrivant chez Jean-Baptiste, porte généralement un costume qui indique le corps de métier auquel il appartient : pantalon de velours très large, s'il est charpentier; bourgeron court, s'il est mécanicien; blouse bleue brodée de blanc, blouse blanche, etc., etc., selon ce qu'il fait.

Lui, égalitaire à ce qu'il dit, tient à affirmer qu'il veut former bande à part et faire connaître à tout le monde ce qu'il fait.

Le milieu dans lequel il vit fait son œuvre, et bientôt il s'habille si bien comme tout le monde, qu'à certains jours il est mis avec tout autant d'élégance que sir Donald Smith, l'archi-millionnaire.

Il se refuse à porter flanelle et bonnet de fourrures, mais le froid lui pince bientôt les oreilles, il attrape un rhume, et un jour suivant l'autre, il en arrive à faire en tout comme les autres. L'habitude se prend, il a plus chaud et se trouve très content, quoiqu'il proteste toujours un peu.

Jacques Bonhomme frondera toute sa vie, il protestera constamment contre les habitudes de Jean-Baptiste, et le jour où il quittera le Canada pour retraverser l'Atlantique, vous ne verrez pas un homme plus heureux que lui d'abandonner cet atroce pays de neige dans lequel il a vécu si longtemps.

Il fait ses adieux à tout le monde, il part, il est parti, on ne le reverra plus, mais quand il dit adieu, Jean-Baptiste lui dit « au revoir. »

« Au revoir! » quel souhait étrange! « au revoir! » singulière idée; pourquoi « au revoir? » Jamais de la vie!

Trois mois après, Jean-Baptiste, en se promenant sur le quai, voit débarquer Jacques Bonhomme.

Que voulez-vous! c'est comme cela. Certes, ce n'est pas sa faute, mais là-bas ce n'est plus la même chose, on a tout changé depuis qu'il est parti. Il avait toujours conservé dans l'esprit la vue du village tel qu'il l'avait laissé et s'attendait à le revoir ainsi, mais des gens mal intentionnés le lui ont abîmé, ils ont percé de nouvelles rues, démoli la vieille école pour en construire une nouvelle, la mairie n'est plus la même, le moulin à eau a disparu, il y a des fabriques qu'il ne savait pas exister, les toits de chaumes sont remplacés par des toits de tôle ou d'ardoise.

Ce n'est plus son village.

Si des choses il passe aux gens, le changement n'est pas moins regrettable. Ses amis ont des cheveux gris, du ventre et beaucoup d'enfants; les jolies filles auxquelles il faisait lacour vingt ans

anparavant, sont grasses, sérieuses, ne lisent plus de romans et ne pensent plus depuis longtemps à effeuiller des roses en disant : « Il m'aime, un peu, beaucoup, etc. etc. »

On ne le reconnaît plus ; lui, qui plaisantait Jean-Baptiste au sujet des expressions qu'il emploie, on lui trouve un accent étrange, ses habits ont une coupe à laquelle on n'est pas habitué, il est mis comme un *monsieur* et on lui reproche même de poser à l'aristocrate, parcequ'il porte un chapeau au lieu d'une casquette.

. « Si vous voulez aimer votre pays, quittez-le, » dit un vieux proverbe français, et Jacques, parti de chez lui, dégoûté du conseil municipal de son village, du préfet qui joue au potentat et du gouvernement qui met un impôt sur les allumettes, se prend d'un amour extrême pour tout ce qu'il a quitté dès qu'il a mis le pied sur le continent de Christophe Colomb et ne perd jamais une occasion de prouver la supériorité des institutions françaises, des gendarmes qu'il abhorrait et du patron qu'il détestait, sur tout ce qui existe en Canada.

Quand il veut revenir à ses premières amours, tout joyeux et fier de la réception qu'on lui fera, il constate avec étonnement que son arrivée ne produit aucun effet ; il s'attend à ce que tout le monde lui saute au cou, et personne ne bouge, sauf les frères et sœurs, mais surtout les neveux qui veulent voir l'oncle d'Amérique qui arrive tout coulé d'or.

Puis le décor disparaît, le réveil arrive, les nuages se dissipent, il est seul, bien seul, plus isolé qu'il ne serait dans les plaines du Far-Ouest.

Bref, au bout de quelques jours, un beau matin, en s'éveillant, il se prend à regretter la vieille neige du jeune Canada et, après avoir constaté qu'il se promène en étranger dans un pays où il est presque inconnu, méconnu ou incompris, il s'en va au port le plus voisin prendre son billet de passage pour le Canada, décidé à ne plus jamais revenir.

Que ceux qui seraient tentés de lui jeter la pierre commencent d'abord par passer quinze ans sur les bords du Saint-Laurent, alors seulement leur opinion pourra avoir quelque valeur, sinon ils ne peuvent juger sainement de la question.

Il y a aussi d'autres causes que l'habitude qui militent en faveur de cette décision de Jacques Bonhomme, mais je n'ai pas le temps de vous les exposer aujourd'hui.

Quoiqu'il en soit, je désire qu'il soit bien compris que je n'ai fait que constater un effet.

. La fête de Saint-Joseph a été célébrée cette année, comme toujours, avec un éclat remarquable, grâce à la coopération de la société de secours mutuelle placée sous le vocable de ce saint.

Cette belle association compte aujourd'hui près de douze cents membres et offre des avantages incontestables ; pour une modique cotisation de quarante cents par mois, tout membre malade reçoit trois piastres par semaine pendant qu'il est incapable de se rendre au travail ; à sa mort, sa veuve ou ses héritiers reçoivent quatre cents piastres, et les enfants une certaine somme jusqu'à l'âge de quinze ans.

Il est certain que ceux qui ont quelque souci de l'avenir de leur famille et veulent penser au chômage que les maladies peuvent leur imposer — nul n'en est à l'abri — ne peuvent mieux faire que de se joindre à cette société dont les finances sont dans l'état le plus florissant.

. Quand vous jetterez les yeux sur la liste des primes réclamées pendant ce mois-ci, vous remarquerez, sans doute, que personne n'a présenté le numéro gagnant le prix de \$50, et, chose qui vous étonnera peut-être, l'administration du MONDE ILLUSTRÉ sait cependant où il est et qui l'avait.

Il se trouvait, en effet, entre les mains de M. Béland, notre agent général à Québec, qui, après avoir terminé ses livraisons dans les différents dépôts de la capitale, s'est aperçu que ce bienheureux numéro lui restait en mains, mais comme d'après nos arrangements M. Béland s'est engagé à nous remettre les quelques exemplaires non vendus — une vingtaine à peu près — il nous l'a

renvoyé avec cette notice : *numéro gagnant \$50, en mains*, quand il aurait parfaitement pu se l'approprier, puisqu'il est seul chargé du contrôle, de distribution à Québec.

Les actes d'honnêteté de ce genre sont assez rares pour que celui-ci mérite une mention spéciale, et je le signale surtout à l'attention de nos lecteurs étrangers, pour leur prouver que la bonne foi existe d'une manière remarquable chez nos bons Canadiens, et surtout chez les Québécois, qui ont toujours tenu à honneur de garder la vieille réputation d'honneur de leurs pères.

Leon Ledren

RAYMOND DES BERGÈRES

II

N 1697, la paix s'étant établie entre la France et l'Angleterre, le commandant du fort de Chambly ne figure plus après cela dans des expéditions guerrières.

Deux de ses enfants furent baptisés à Montréal en 1698 et 1699.

Jeanne-Cécile Closse, sa femme, mourut en cette ville l'année 1700

De ce moment, je perds la trace de mon officier jusqu'à 1709 (13 novembre), où je le retrouve à l'île Dupas, épousant Marguerite, fille de Pierre-Charès Vauvriel de Blazon, veuve de Lambert Boucher, sieur de Grandpré, décédé major des Trois-Rivières (1699).

Raymond des Bergères était-il encore commandant à Chambly lorsqu'il contracta ce mariage ?

Dans le *Recueil de ce qui s'est passé...* Gédéon de Catalogne dit que M. des Bergères fut nommé, cette même année 1709, au commandement du fort Chambly. Était-ce le père ou le fils ? Mon ami, J. O. Dion, m'assure que le fils a été commandant du fort en question.

Quoiqu'il en soit, le sieur Mariauchau d'Esgris, qui exerçait les fonctions de major des Trois-Rivières, ayant été nommé major des troupes de la colonie (1710), il lui fallut résider à Québec, et le capitaine Raymond des Bergères le remplaça.

Mais celui-ci ne demeura pas longtemps dans son nouvel emploi, car le 21 juillet 1711 « Raymond-Blaize, esuyer, sieur des Bergères, major de la ville des Trois-Rivières, âgé d'environ 50 ans, » fut inhumé à Montréal. Ceci a été relevé au registre de la paroisse par M. Dion. La date du 29 juillet, que donne M. Tanguay, serait donc incorrect ; toutefois, l'écart n'est pas considérable. M. Daniel fait entendre que le décès eut lieu en 1712, et il ajoute que « M. de Rigauville, » comme il l'appelle, avait été commandant à Chambly, puis major des Trois-Rivières.

Il me paraît bien certain que Raymond des Bergères n'a été connu que sous le nom de Des Bergères, mais que son fils a porté le surnom de Rigauville.

Le sieur des Jordis remplaça des Bergères comme major des Trois-Rivières.

Benjamin Sulte

NOS GRAVURES

TYPES DE GUERRIERS ABYSSINS

Nous avons publié, il y a quelques mois, des vues de Massouah où les troupes italiennes se sont retirées à la suite du massacre qui leur a été infligé par les troupes du Négus d'Abyssinie. Nous publions aujourd'hui les dessins de quelques types de guerriers abyssins que les soldats italiens auront bientôt à combattre.

Ce sont, on le voit, des hommes robustes, grands, musculeux et dont la physionomie varie

selon leurs origines. Les uns, de race nègre, ont le nez aplati et les os des joues proéminents ; les autres ont des traits assez réguliers qui rappellent ceux des images dont les Égyptiens ont orné nombre de leurs monuments. Quelques ethnographes attribuent, d'ailleurs, aux Abyssins, une parenté ancienne et étroite avec les habitants de la Haute Égypte. Les Abyssins combattent à pied ou montés sur des chameaux. Leurs armes sont la lance effilée, le javelot, le sabre à double tranchant ; ils ont un bouclier généralement fait de peau de rhinocéros ou d'hippopotame.

L'habillement des hommes consiste en une pièce de lainage ou de toile qui retombe des épaules par de longs plis jusqu'aux genoux. Ils tressent leurs cheveux épais en boucles et les graissent avec de l'huile de palma-christi. Certains Abyssins poussent même la coquetterie jusqu'à gratter leur chevelure avec un petit morceau de bois, afin de n'en pas déranger les tresses. Les Abyssins ont leurs trouvères qui rêvent de la faveur des grands et qui chantent les hauts faits de leurs maîtres. Au milieu des combats, des Tyrtées abyssins déclament devant les combattants, encourageant leurs amis, insultant les adversaires. Des femmes poètes se mêlent aussi aux combattants qu'elles encouragent de la parole et de l'exemple.

On voit sur notre dessin que le sabre qu'un guerrier abyssin porte à sa ceinture est une arme de luxe. La poignée et le fourreau en sont, en effet, décorés par quelques familles d'Hindous ou d'Arméniens naturalisés qui sertiennent également les pierres pour les colliers et les bracelets de femmes.

En vertu de la loi fondamentale du pays, les princes abyssins doivent appartenir à la religion chrétienne implantée au seizième siècle en Abyssinie par les explorateurs portugais. Le pouvoir du Négus est illimité en droit, quoique en fait il soit enerré par la coutume et surtout par la présence de nombreux *râs* ou vassaux remuants et de communes peuplées de gens à fief, d'hommes à boucher ou à javeline, paysans gentilhommes que le moindre changement d'équilibre politique peut liquer contre le roi. En réalité, l'Abyssinie est soumise au régime féodal ; c'est un pays de fiefs que les caravanes ne peuvent traverser qu'en payant un droit de passage au suzerain.

Des nouvelles de Massouah annoncent que le roi Jean a quitté Debaroa et qu'il doit, à cette heure, avoir atteint Asmara. Il a publié une proclamation appelant tout son peuple aux armes et déclarant qu'il espère, après avoir exterminé les Italiens, annihiler les Soudanais.

On prétend que les Abyssins ont l'intention d'attaquer les forces italiennes avec deux colonies qui s'avanceront d'Asmara et de Kasen.

Le général San Marzano télégraphie de Massouah qu'il s'attend à être attaqué bientôt par les Abyssins.

Une dépêche officielle de Massouah dit que le roi Jean d'Abyssinie s'avance, avec Ras-Aloula et une grande armée, contre les Italiens. Un corps d'avant-garde est arrivé à Asmara pour y établir le quartier général du roi.

Des rapports de Massouah annoncent que le chef Debed et ses partisans, qui avaient été jusqu'à présent les alliés les plus puissants des forces italiennes, sont allés rejoindre les Abyssins en emportant les armes et les munitions qui leur avaient été données par les Italiens.

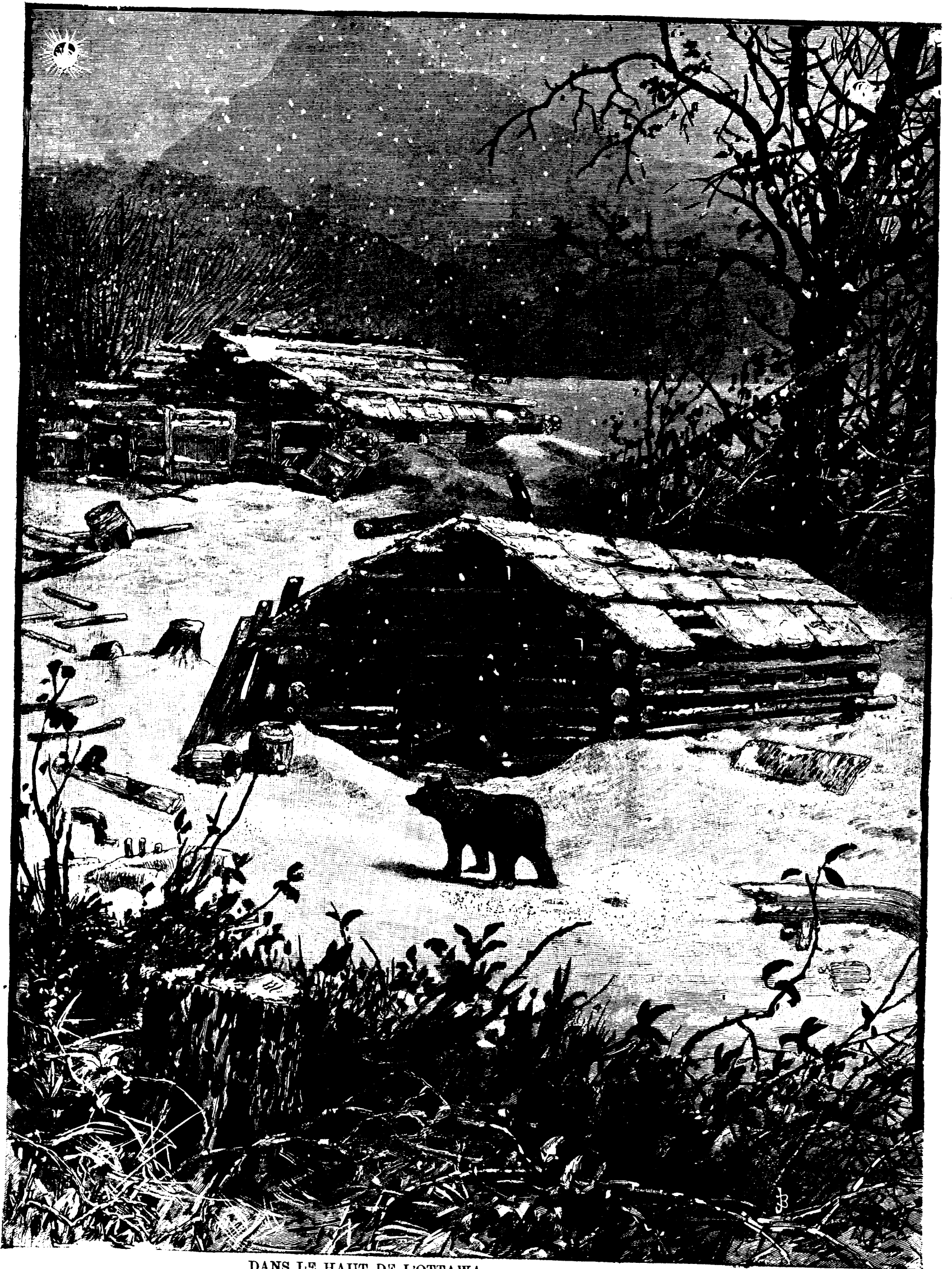
CHANTIERS ABANDONNÉS

La plaine est déserte, aucune fumée ne signale le voisinage de l'homme, et cependant deux maisons de défricheurs sont là ; mais les pionniers sont partis, la porte est entr'ouverte, tout sent l'abandon.

Les ronces vont reprendre possession des champs et l'ours, sentant que l'homme, son ennemi, a quitté son domaine, revient, le nez au vent, reprendre possession de son royaume.

Quels drames, quelles misères ont motivé cette solitude ? On l'ignorera toujours.

Bien des gens feraient mieux de s'occuper de l'état de leurs affaires que des affaires de l'Etat. — MON VOISIN.



DANS LE HAUT DE L'OTTAWA. — CHANTIERS ABANDONNÉS

VOYAGES DE M. ALPH. PINARD

CHEZ

LES INDIENS DE L'ISTHME DE PANAMA

I

Au moment où se creuse le canal de Panama, qui doit relier les deux grands océans, il nous a semblé intéressant de parler un peu de diverses tribus indigènes qui peuplent ces contrées encore presque entièrement inabordables et inconnues.

Un hasard inespéré est venu me faciliter cette tâche : je veux parler de la rencontre d'un explorateur bien connu, plus méritant encore, qui, depuis vingt ans, a consacré sa fortune et sa vie à l'étude de l'Amérique qu'il a parcourue dans tous les sens, du nord au sud. J'ai nommé M. Alphonse Pinard, le savant voyageur qui a publié une première série de la *Bibliothèque de linguistique et d'éthnographie américaines*, et qui se propose de publier prochainement encore non seulement la suite de ces savantes études, mais encore le récit de ses voyages et le résultat de ses observations sur les mœurs, les coutumes et les usages des tribus indiennes au milieu desquelles il a si longtemps séjourné.

Non-seulement M. Pinard a bien voulu me confier le précieux manuscrit où il a noté ses impressions de voyage, en m'autorisant à y puiser à discrétion, mais encore il m'a raconté de vive voix quelques-unes des péripéties de sa vie aventureuse, à la grande joie de mes deux enfants, qui buvaient ses paroles, et déclaraient que ces récits étaient bien plus intéressants que les romans du défunt Gustave Aimard.

Parmi les épisodes qu'il nous a fait connaître, je citerai l'histoire de son bon cheval Bayard, qui a aujourd'hui ses invalides à San Francisco.

— Il mourra là en paix, entouré de provendes, nous disait l'explorateur, et ce ne sera que justice, car, bien des fois, j'ai dû la vie à sa vigueur, à son intelligence et à son dévouement.

Puis il nous raconta une de ces aventures.

— C'était, dit-il, dans les premières années de mes voyages ; j'étais encore inexpérimenté et je ne savais pas la manière de vivre en paix avec les Peaux-Rouges et même m'assurer leur amitié.

— J'avais, pour voyager, une escorte de soldats que me fournissait le gouvernement, et c'est ainsi que, Bayard et moi, l'un portant l'autre, nous nous enfûmes dans l'inconnu.

— Plus tard j'ai constaté combien étaient maladroites ces précautions que je prenais.

— Bayard était un de ces mustangs des prairies de l'Amérique du Nord, chevaux infatigables et incomparables. J'ai fait avec lui des milliers de milles en plaine, en forêt, dans la montagne. Nous avons traversé ensemble à la nage de larges cours d'eau et des torrents impétueux, jamais il n'a boudé contre la fatigue, jamais il n'a tenté de fuir le danger et de me trahir.

— Un jour, nous nous trouvions dans les terrains abruptes et solitaires de la Sonora, marchant

devant nous sans souci et sans crainte, franchissant les ravins et les plaines et nous enfouant de plus en plus dans l'inconnu.

— On m'avait prévenu que l'unique raison qui empêchait ces contrées de se peupler, malgré les richesses aurifères qui y abondent, est le nombre et la férocité des Indiens indépendants qui y ont cherché un refuge et qui sont disposés à défendre jusqu'à la mort ces dernières terres libres où ils peuvent encore vivre de pêche et de chasse.

— Tout à coup, un des soldats de mon escorte accourut au galop et me montra à l'horizon une troupe de cavaliers qui se dirigeait droit sur nous avec cette sagacité et cette persistance que les Indiens savent apporter dans de semblables occasions.

— Je compris l'imminence du danger ; nous n'étions que cinq ou six et nous avions à nos trousses des centaines d'ennemis tout disposés à nous scalper. Nous n'avions à espérer notre salut que dans la fuite. Je donnai le signal du départ et le plus singulier steeple-chase commença.

immense s'étendant à perte de vue et semée par-ci, par-là, de bouquets d'arbres touffus.

— Je commençai à respirer, espérant que nous trouverions aisément derrière ces massifs de grands arbres quelque pli de terrain où nous pourrions nous dissimuler à la vue des Indiens, et, leur échappant à la faveur de la nuit, mettre entre eux et nous une distance assez considérable pour qu'ils renoncassent à leur poursuite.

— Je connaissais alors bien peu les Indiens !

— Nous avions galopé à peine un quart d'heure et gagné environ un kilomètre d'avance sur l'ennemi, grâce à l'horizontalité du sol, quand nous vîmes les cavaliers sauvages émerger l'un derrière l'autre dans la plaine. Ils avaient suivi nos traces dans le lit du torrent que nous avions escaladé.

— Quand je les vis se ranger en bataille et s'élaner au galop de notre côté, je commandai à mes compagnons de presser l'allure de leurs coursiers, et moi-même, qui avais jusque-là tenu la tête de notre petit groupe, j'en pris la queue afin de soutenir la retraite.

— Nos chevaux, comme s'ils se sentaient poursuivis, nous emportaient avec une rapidité vertigineuse. Bayard, si je ne l'avais retenu, n'aurait pas tardé à reprendre l'avance et à distancer tous les autres.

— Les Indiens de leur côté étaient partis à fond de train et je ne tardai pas à m'apercevoir qu'ils gagnaient petit à petit du terrain sur nous.

— Je tournais fréquemment la tête pour les observer et remarquai qu'ils commençaient à se débâter, en raison de la vitesse respective de leurs montures. En tête et laissant déjà loin derrière lui ses compagnons, je remarquai un chef qui nous poursuivait avec une ardeur toute particulière.

— Je suis heureusement bon cavalier et bon tireur. Je tenais à la main ma bonne carabine américaine à répétition et j'attendis ainsi que cet enragé, qui se rapprochait sans cesse de nous, arrivât à bonne portée.

— Alors, me retournant sur mon cheval sans retenir son allure, je lâchai la détente. L'ennemi, frappé au front, tomba comme une masse. Son cheval s'arrêta court, comme s'il avait compris ce qui venait d'arriver, flaira le cadavre de son maître, puis s'élança comme affolé à travers la plaine.

— Ainsi se continua cette course au clocher. Chaque fois qu'un des cavaliers ennemis approchait à portée de mon arme, je lui logeais une balle dans la tête et remplis-

sais ainsi mon rôle d'arrière garde.

— Ce steeple-chase fantastique dura cinq heures et coûta la vie à neuf de nos ennemis.

— Ceux-ci tout à coup firent demi-tour et retournèrent sur leurs pas avec la même vitesse qu'ils avaient mise dans leur poursuite. Je sus bientôt que cette retraite qui nous sauvait la vie était due à ce que nous arrivions près d'un poste occupé par des soldats réguliers des Etats-Unis, qui occupaient un fortin construit dans le but d'arrêter les fréquentes attaques que les Indiens dirigeaient contre les Européens à la recherche de l'or, fort abondant dans ces parages.

Tel fut un des récits que nous fit M. Pinard, et mon vif regret est de n'avoir pu sténographier ses paroles que je me rappelle vaguement et sans y apporter l'entrain endiablé de sa narration.

Mais revenons à son manuscrit et aux Indiens



L'ennemi, frappé au front, tomba comme une masse.—(Page 373, col. 3).

— Heureusement, mes cavaliers étaient solidement montés sur des chevaux naguère encore sauvage, mais nos ennemis n'étaient pas moins bien munis que nous, et ils avaient sur nous l'immense avantage de connaître à fond le pays que nous parcourions, nous, au hasard, sans but, toujours en présence d'obstacles nouveaux et imprévus.

— Pendant une heure, nos poursuivants ne semblèrent pas gagner de terrain sur nous. Je comptais sur la solidité sans pareille de Bayard et je tenais la tête de la colonne, donnant aux chevaux de nos cavaliers l'exemple des haies, des fondrières, des roches franchies d'un seul bond.

— Tout à coup nous arrivâmes au sommet d'une montée aride que nous avions franchie en nous engageant dans le lit pierreux d'un torrent, et nous vîmes se dérouler devant nous une plaine

dont il décrit les mœurs et la façon de vivre. Parlons en premier lieu des Indiens Guaymies qui vivent les uns dans le Valle Miranda, non loin de la lagune de Chiriqui, et dont les autres sont dispersés sur la côte nord de Panama, dans les montagnes du Veraguas et du Minéral, ainsi que dans les hautes savanes du département de Chiriqui.

Les Guaymies, au nombre d'environ 4,000, sont en général de petite stature, mais d'une constitution robuste avec une tendance à la corpulence; la couleur de leur peau varie d'un brun jaune au brun très foncé. Quelques-uns deviennent très noirs après un long séjour sur les côtes.

M. Pinard, qui a passé plusieurs mois chez ces peuplades inconnues, a eu l'occasion de les observer de près.

Leurs cheveux sont noirs, durs et lisses. Ils ont la tête grosse en proportion du corps, longue et ovale, la face particulièrement plate et large entre les arcades zygomatiques.

Leur nez est proéminent, souvent épais à la base; leurs yeux sont d'un rouge brun foncé; leur bouche est grande et leurs lèvres fortes. Ils ont peu ou pas de barbe.

Très indolent, même paresseux, le Guaymie, quand la nécessité se présente ou que l'appât du gain le meut, entreprend à pied des voyages dans la montagne, sous forêts ou à la côte, marchant nuit et jour, mangeant à peine, franchissant en peu de temps des distances considérables.

Il porte facilement, soutenus sur son dos par un filet et une courroie passée sur le front, des poids énormes, dans ces chemins exécrables de la forêt vierge, où il est obligé de sauter comme les chèvres de racine en racine pour ne pas s'enfoncer dans le sol mobile et boueux. Son agilité est surprenante.

Le Guaymie croit, ainsi que la grande quantité des Indiens américains, à la religion des esprits et à l'animisme. La peur est la base de sa religion: un Indien entend-il un bruit insolite sous forêt, une tempête a-t-elle renversé sa misérable hutte, son canot a-t-il été brisé dans un rapide, il voit dans tout cela l'agissement d'un mauvais esprit. Il croit alors qu'à l'aide d'offrandes, il pourra se le rendre favorable.

S'il peut appeler le magicien ou *sukia*, il le fait et paye une forte somme pour que celui-ci le débarrasse du mauvais sort jeté contre lui par l'esprit; s'il se trouve seul, il jettera dans l'eau, ou à l'endroit dont il a peur, une des choses qu'il prise le plus, du tabac, du cacao, etc...

On trouve aussi chez le Guaymie des traces manifestes du système totémique, chaque tribu, chaque famille, chaque individu ayant son animal tutélaire.

Les Guaymies vivent, ainsi que les autres tribus de l'Etat de Panama, dans des maisons séparées, éparées, soit sur une même rivière, soit sur une même savane, chaque groupe reconnaissant un chef héréditaire.

A l'heure qu'il est, tous les Guaymies du Valle Miranda, par suite de l'influence étrangère, ont reconnu comme grand chef ou roi, un nommé Cibic, homme fort intelligent qui s'efforce d'amener une entente définitive entre ses administrés et les étrangers.

Dans les montagnes du Veraguas, au contraire, les Muites, qui sont une fraction des Guaymies, obéissent à un autre chef nommé Savala, prétendant descendre de Montezuma, qui cherche à isoler ses Indiens dans les points les plus inaccessibles de la Cordillère.

Les maisons des Guaymies sont bâties près d'une rivière ou d'une source, sur une petite esplanade dominant les environs immédiats; les côtés sont en bambous ou roseaux blancs, le toit en feuilles de palmiers de montagne, les extrémités arrondies, l'entrée à l'une des extrémités.

L'intérieur est divisé en petits compartiments, par des cloisons en bambous; chaque membre de la famille occupe une division spéciale; celle du fond, opposée à l'entrée, appartient de droit au chef de famille.

Peu ou point de mobilier, si ce n'est quelques hamacs grossiers et des blocs de bois pour sièges.

Chaque division a son foyer spécial, bien qu'il en existe un plus grand qui sert aux usages communs de la famille.

Comme objets de cuisine, des pots en fer d'origine européenne, une pierre plate, espèce de me-

tate, qui sert à broyer le cacao et le maïs, des calabasses en guise de plats et de tasses, des gourdes pour conserver l'eau; ajoutez à cela un mortier creusé dans un tronc d'arbre, avec un pilon, servant à décortiquer le riz et certaines graines.

Attachés par des cordes aux poutrelles du toit, des filets et des claies en bambou, où l'on conserve les provisions, les vêtements et les objets précieux, quelques arcs, des flèches, des lances, ou bien un vieux fusil avec sa poire à poudre et un sac à plomb.

Ajoutez à cela une quantité de chiens au long poil, et vous aurez une idée de l'intérieur d'une de ces maisons.

Leurs armes consistent, comme on voit, en arcs, flèches et lances avec pointes en bois durci. Ils emploient encore, pour la pêche, des lances à plusieurs pointes avec lesquelles ils sont très experts, un ou deux fusils et la machete inévitable.

Ils avaient autrefois, comme arme défensive, un petit bouclier rond en peau de tapir, qui aujourd'hui a entièrement disparu.

Les Bukuetas ou Sabaneros connaissaient l'usage de la *bodoquera* ou sarbacane; mais M. Pinard n'a pu savoir si cette arme redoutable avait jamais été en usage chez les autres tribus des Guaymies.

JULES GROS.

A suivre

LA FEMME

Le premier homme est né, mais il est solitaire. Il se sent l'âme triste en contemplant la terre :
 " Pourquoi tant de trésors épars de tous côtés, Si je ne peux, dit-il, étreindre ces beautés ?
 Ni les arbres mouvants, ni les vapeurs qui courent, Je ne puis rien saisir des objets qui m'entourent ;
 Ils sont autres que moi, je ne les puis aimer, Et j'en aimerais un que je ne sais nommer. "
 Il demande un regard à l'aurore seraine,
 Aux lèvres de la rose il demande une haleine.
 Une caresse aux vents, et de plus tendres sous
 Aux murmures légers qui montent des buissons ;
 Des grappes de lilas qu'un vol d'oiseau secoue
 Il sent avec plaisir la fleur toucher sa joue,
 Et, tourmenté d'un mal qu'il ne peut apaiser,
 Il cherche vaguement le bienfait du baiser.
 Mais un jour, à ses yeux, la nature féconde
 De toutes les beautés qu'il admirait au monde
 Fit un bouquet vivant, de jeunesse embaumé.
 " O femme, viens à moi, s'écria-t-il charmé.
 Femme, Dieu n'eût rien fait s'il n'eût fait que la rose ;
 La rose prend un souffle et ta bouche est éclose :
 Dieu de tous les rayons dispersés dans les cieux
 Concentre les plus doux pour amener tes yeux ;
 Avec l'or de la plaine et le lustre de l'onde
 Il fait ta chevelure étincelante et blonde ;
 Il forme de ton front la paix et la splendeur
 Avec un lis nouveau qu'il a nommé candeur,
 Et du frémissement des feuilles remuées,
 Du caprice des flots et du vol des nuées,
 De tout ce que la grâce a d'heureux mouvement
 Il forme ta caresse et ton sourire aimant ;
 Il choisit dans les fleurs les couleurs les plus belles
 Pour en orner ton corps mobile et frais comme elles,
 Et la terre, n'a rien, ni l'onde, ni l'azur,
 Qu'on ne possède en toi plus brillant et plus pur. "

SULLY PRUDHOMME.

USAGES ET COUTUMES

SECONDES NOCES

UNE lectrice nous demande quelques renseignements au sujet des secondes noces; ses questions nous fournissent la matière d'un article qui pourra être utile à plus d'une personne.

Les enfants du premier lit assistent-ils au second mariage de leur père ou de leur mère? Certainement: Si vous les avez bien élevés, ils doivent désirer de vous voir heureux, ils ne peuvent pas supposer que vous commettez un acte répréhensible; si vous avez porté convenablement votre veuvage, si vous avez fait choix d'un mari ou d'une femme honorable, ils acceptent l'événement sans joie peut-être, mais du moins sans douleur. Leur place est donc dans le cortège, à la cérémonie religieuse.

Il est de bon goût de se remarier sans éclat et sans bruit. Pour le mariage à l'église, on s'entoure, comme aux premières noces, de ses proches et de ses amis intimes; on envoie, également, des invitations à la messe; mais la cérémonie est plus simple, il n'y a pas de décoration florale, pas de chants, pas de faste.

La veuve qui se remarie ne s'habillera ni de gris ni de mauve, ce qui aurait l'air demi-deuil et serait peu aimable pour son second mari; elle évitera le rose, couleur trop gaie, qui serait déplacée. Elle se coiffera d'une mantille noire ou blanche, dans laquelle elle piquera quelques fleurs, (les chrysanthèmes et les scabieuses, qui sont dénommées fleurs de veuve, doivent être éliminées de sa parure.)

La veuve garde la première bague d'alliance, Son premier mariage est un fait que rien ne peut effacer, son second mari ne saurait trouver mauvais qu'elle conserve le signe de ses premiers liens et, si elle a des enfants, elle leur doit cette marque de respect à la mémoire de leur père, Elle porte donc deux anneaux.

Un déjeuner ou un dîner suit la cérémonie religieuse, mais il n'y a jamais de bal, pour les secondes noces.

NOCES D'ARGENT

Elles ont lieu après vingt-cinq années de mariage. C'est une grande fête qu'on célèbre aussi joyeusement que possible, avec tout l'éclat qu'on peut lui donner.

" La mariée " se pare de reines-argenteries; elle porte aussi une mantille pour aller entendre la messe, s'il y a cérémonie religieuse. " Le marié " est en habit. Ils sont entourés de tous leurs enfants de leurs petits enfants, — on en a déjà quelques-uns à cette époque de la vie, toute la famille est invitée au complet. " Les époux " donnent un grand dîner, ils ouvrent le bal, la mère avec son fils aîné, le père avec sa fille aînée.

NOCES D'OR

Après cinquante ans d'heureuse vie conjugale. Mêmes cérémonies que pour les noces d'argent. " Les mariés " ont, cette fois, des arrière-petits-enfants. Ils ouvrent le bal; le grand-père avec l'aînée de ses petites-filles, la grand-mère avec l'aîné de ses petits-fils. La fleur de ces noces est la pensée. Tout le monde la porte au corsage ou à la boutonnière.

ANN SEPH.

COMMENT ON DINE CHEZ LES CHINOIS

UN Chinois très parisien, le général Tcheng-Ki-Tong, publie dans le journal *le Temps* de fort piquants articles sur les mœurs et les coutumes de ses compatriotes. Nous en détachons un très curieux passage relatif aux usages et à la tenue de la table chez les Chinois, qui sont peu d'accord avec les relations des voyageurs. Le repas auquel nous fait assister le général Tcheng Ki-Tong est un dîner de cérémonie offert dans l'intérieur d'une salle de spectacle.

Les cérémonies d'un banquet diffèrent un peu de celles qui sont en usage dans les pays occidentaux, mais ont cependant beaucoup de points de comparaison. Les convives sont assis deux par deux à chaque table, et de manière à voir ce qui se passe sur la scène. Les domestiques apportent à tour de rôle les services, qui se composent généralement de seize ou de huit plats, contenant des mets très variés et qui ont été apprêtés avec de grands soins par des Vatel experts en leur art.

On a raconté tant de choses divertissantes au sujet de nos festins que j'éprouve un certain regret à les démentir. D'après les faiseurs de tours du monde, le chien, le chat, le serpent, se rencontrent sur nos tables en compagnie d'animaux encore moins digestifs, tels que les vers de terre et les rats. A la vérité, nous préférons, comme beaucoup d'autres, le gibier et la volaille à ces spécimens fantaisistes; nous avons bien quelques petits plats particuliers — autrement ce ne serait vraiment pas la peine d'être Chinois — tels que les nids d'oiseaux, les nageoires de requin, les nerfs de daim et autres aliments *di primo cartello*, qui sont très présentables. J'ajouterai encore, pour confondre les conteurs de merveilles, que les tables chinoises sont pourvues, outre les célèbres bâtonnets d'ivoire, de cuillers de porcelaine et de fourchettes d'argent et qu'il est absolument aisé de faire honneur au festin sans faire usage de ses doigts.

Les baguettes d'ivoire font toujours le sujet des étonnements des livres, et c'est un sujet inépuisable. Supprimez tous ces petits hors-d'œuvres

qui assaisonnent les récits des voyageurs, il ne resterait plus grand-chose à faire imprimer : c'est pourquoi il faut être indulgent, et pour joindre l'exemple au précepte, je citerai un passage que j'ai lu dans une description du capitaine Laplace et qui rend compte à la française, c'est-à-dire avec une bonne humeur communicative, des tribulations que lui ont fait subir ces mauvaises baguettes : " Assis à la droite de mon amphitryon, dit le capitaine, j'étais l'objet de toutes ses prévenances. Je ne m'en trouvais pas moins fort embarrassé de savoir comment me servir des baguettes d'ivoire qui formaient mes ustensiles gastronomiques. J'éprouvais une grande difficulté à saisir ma proie au milieu de ces bois remplis de jus. En vain j'essayai de tenir mes bâtonnets entre le pouce et les deux doigts de la main droite, à l'instar de mon hôte : les maudites baguettes manquaient leur coup à tout moment et me laissaient désespéré vis-à-vis du morceau dont je convoitais la possession. Il est bien vrai que le maître de la maison, touché de mon inexpérience, qui cependant l'amusa infiniment, daigna me secourir en jetant dans mon plat ses deux instruments dont les bouts venaient d'être en rapport avec une bouche que les infirmités de la vieillesse et l'usage constant du tabac à fumer et à chiquer ne rendaient rien moins qu'attrayante ; mais je me serais très volontiers passé d'un pareil secours. Après d'héroïques efforts, je parvins à me rendre maître d'une soupe préparée avec ces fameux nids d'hirondelle qui font la gloire épicurienne des Chinois. J'étais fort inquiet de savoir comment je pourrais, avec mes misérables bâtonnets, venir à bout de goûter des diverses soupes qui étaient placées devant moi : je commençais à me rappeler la fable du *Renard et la Cigogne*, quand mes voisins chinois, plongeant dans les bols avec " la petite saucière " placée à côté de chaque convive, me tirèrent d'embarras."

La description, on en juge, est fort récréative ; mais le capitaine l'avait préméditée avant de voir " cette petite saucière." Il avait trop d'esprit pour s'en apercevoir, et personne ne s'en plaindra, pas même moi.

Diverses coutumes que je ne trouve que dans notre Orient sont relatives à l'ordonnance du festin. Ainsi, avant que les convives aient touché aux mets qui sont placés devant eux, ils se lèvent et boivent à la santé de l'amphitryon, qui les invite ensuite à se servir. Vers la fin du repas, l'amphitryon se lève à son tour et boit à la santé de ses hôtes, mais *sans discours* ; il s'excuse seulement de leur avoir offert un aussi simple dîner. Les *toasts* sont des régals inconnus de nos gastronomes, et je tiens qu'ils n'en sont pas à plaindre. Cela, du reste, ne nous empêche pas de porter des santés. Quand on veut honorer quelqu'un de cette manière de politesse, on le fait avertir par un domestique ; puis, prenant la coupe pleine à deux mains, le toasteur muet l'élève jusqu'à la bouche, et la vide d'un trait. La personne qui a été ainsi fêtée doit en retour vider son verre et le pencher ensuite pour témoigner qu'il est entièrement vide.

Tout d'un coup un mouvement se fait dans l'assemblée, et les conversations cessent. Des acteurs richement vêtus font leur entrée dans la salle du festin ; ils s'inclinent tous ensemble, et l'un d'eux, amené en présence du convive le plus distingué, lui présente un livre dans lequel sont inscrits en lettres dorées les noms des cinquante à soixante comédies que ces acteurs savent par cœur et qu'ils sont en état de représenter sur-le-champ. Puis la liste circule sur toutes les tables, et, après que le choix de la pièce a été arrêté, elle est rendue au chef de la troupe. Alors les portes de l'extérieur sont ouvertes pour l'admission du public ; la femme de l'amphitryon et ses amies, invitées par elle, prennent place dans une galerie, à l'étage supérieur, dissimulées derrière un treillis de lianes de bambou, et la représentation commence.

Heureux celui à qui Dieu donne l'affection d'une brave femme ! Elle le gardera dans le chemin de la vie. Elle l'éclairera dans ses difficultés, elle le consolera dans ses afflictions. Elle portera avec lui la moitié de son fardeau, et lui rendra ses succès plus doux par la joie qu'elle en aura.

CHRONIQUE DES VOYAGES ET DE LA GÉOGRAPHIE

La municipalité de Gênes a acheté la maison où est né Christophe Colomb : elle est située dans le voisinage de l'ancienne porte Sopraca. On doit y faire les travaux nécessaires pour la remettre autant que possible dans l'état où elle était au XVe siècle ; et par la suite elle sera considérée comme un des monuments les plus importants de la ville de Gênes. Il est question aussi de restaurer la maison que Colomb a habitée après son mariage, et on la conservera avec le même soin que toutes les autres choses qui se rattachent dans la ville à l'illustre navigateur.

* * *

D'après un ingénieur américain, M. Undank, qui l'a visitée récemment, la grande muraille de la Chine a une longueur de 2,400 kilomètres ; son élévation est de 18 pieds sur 15 de largeur. La base est tout en granit, le reste en moellons. A des distances qui varient de 200 à 300 pieds, s'élèvent des tours d'une hauteur de 25 à 30 pieds et d'un diamètre de 24. Au sommet de la muraille se trouvent des deux côtés des parapets qui permettent aux défenseurs de se rendre d'une tour à l'autre à couvert du tir de l'ennemi. La muraille se poursuit à travers montagnes et vallées, s'enfonçant parfois dans des gorges de 1,000 pieds de profondeur, sans être arrêtée par aucune difficulté de terrain. Elle forme des ponts sur les ravins et sur les torrents, les grands fleuves sont flanqués de tours sur chaque rive.

Cette muraille a été lâtée contre les invasions des Tartares, deux cents ans avant l'ère chrétienne. Il est impossible de calculer le temps qu'il a fallu pour la construire et les millions d'hommes qui ont été employés à cette œuvre colossale.

* * *

Dans un ouvrage publié à Anvers, en 1570, sous ce titre : *Hermathena Joannis Goropii Becani* Joannes Goropius Beccanus (Jean Becan pour le vulgaire), établit péremptoirement que le hollandais fut la langue en usage au paradis terrestre. Mais au siècle suivant, André Kempe, d'Altona, publie à son tour un ouvrage dans lequel il démontre que Dieu s'exprima en suédois en s'adressant à Adam, que celui-ci répondit en danois et que le serpent trompa Eve en français. Merci du compliment !

Ce n'est pourtant pas tout. D'après une tradition persane, rapportée par Jean Chardin, Adam et Eve parlaient le persan, l'archange Gabriel le turc et le serpent l'arabe ; tandis que dans son *Mundo primitivo*, publié à Madrid en 1814, S. B. Erro nous assure qu'Adam parlait basque : le chapitre métropolitain de Pampelune, réuni en assemblée solennelle, avait du reste proclamé hautement la suprématie du basque, à peu près vers le temps où Kempe concluait dans un sens bien différent, comme on l'a vu.

* * *

Les *Tables géographiques statistiques* d'O. Huebner publiées par le professeur Von Juraschets, contiennent, entre autres renseignements intéressants, les chiffres suivants sur la densité comparative de la population dans les régions habitées du globe terrestre.

La population moyenne par kilomètre carré se trouve être : en Europe de 35 individus, en Asie de 19, en Afrique de 2, en Australie de 0,5.

Pour les différents pays d'Europe, on compte par kilomètre carré : 212 habitants en Saxe, 198 en Belgique, 131 en Hollande, 110 dans le royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, 104 en Italie, 87 en Allemagne, 81 en Prusse, 77 en Autriche (Cisleithanie), 72 en France et en Suisse, 71 en Bavière, 58 dans la Pologne russe, 53 en Danemark, 51 en Hongrie et en Portugal, 41 en Roumanie, 40 en Serbie, 34 en Espagne, 31 en Grèce et en Bulgarie, 27 en Turquie, 26 en Bosnie, 16 en Russie (Pologne exceptée), 10 en Suède, 6 en Norvège.

PRIMES DU MOIS DE FÉVRIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—A. Brosseau (\$15.00), 173, rue Ste-Elizabeth ; P. Ulric Beaupré, 110, rue des Érables ; F. X. Côté, 161, rue Sanguinet ; Victor Drolet, 194, rue St-Urbain ; A. Groulx, 959, rue Mignonne ; Dame Joseph Lepage, 29, rue Payette ; Arthur Thomas, 412, rue Plessis ; Elzéar Paquin, 392, rue St-Dominique ; J. H. Baigné, 6, rue Beaudry ; Uric Gosselin, 356, rue des Seigneurs ; Joseph Turenne, 158, rue Chemin de fer ; Alfred Doré, 283, rue Lagauchetière ; G. Lord, 134, rue St-Urbain ; Dame H. St-George, coin des rues Plessis et Dorchester ; Antoine Audet, 446, Avenue Laval ; Dame Alexandre Perrault (\$4.00), 190, rue Sanguinet ; Hector Leblanc, 175, rue Ste-Elizabeth ; P. St-Louis, 974, rue Mignonne ; J. P. Laffleur, 201, rue Guy ; Arthur Marcoux, 295, rue Papineau ; Dame C. Grothe, 105, rue St-André ; Joseph Charland, 245, rue St-Dominique ; Léon Fabre, 94, rue Delisle ; Dame François Montreuil, 158, rue St-Maurice ; Delle Anna Guimor, 23, rue Claude ; J. B. H. Gariépy, 1442, rue Ste-Catherine ; G. Chagnon, 545, rue St-Laurent ; Félix Clément, 10, rue Marie-Joseph ; A. Dumond, 45, rue St-Antoine ; Zotique Trudel, 965, rue St-Dominique ; J. B. Brousseau, en arriète du No. 980, rue St-Jacques.

Pointe St-Charles.—Saul Dion (\$10.00), 91, rue Centre ; Delle Mary Hunter, 154, rue Centre ; O. Corbeille, (\$3.00), 144, rue Centre ; Dame veuve Langevin, 82, rue St-Albert

St-Camégonde.—Delle Sara Morin, 1457, rue St-Jacques ; Joseph Bourassa, 3733, rue Notre-Dame ; François Auger, 1462, rue St-Jacques.

St-Henri de Montréal.—G. Bachant (\$2.00), 35, rue St-Georges.

Village St-Gabriel.—J. T. Bérubé, coin des rue Centre et N. poléon.

Québec.—Uric Genchereau (\$5.00), 205, rue la Reine ; Ed. Morancy, 160, rue Richardson ; Alphonse Bussière, 72, rue Albert, St-Sauveur ; J. Frémont, 29, rue Ste-Ursule ; Alfred Robitaille, 164, rue St-Valier, St-Sauveur ; Joseph Defoy, 72, rue St-George ; Joseph Julien, 46, rue St-Jean ; Théodule Boyer, coin des rues St-Valier et St-Pierre, St-Sauveur ; François Lépine, 109, rue Couronne ; Omer Métayer, 41, rue Melcalf, St-Sauveur ; Pierre Trudel, 52, rue Ste-Georgette, St-Sauveur ; A. Lamontagne, 446 rue St-Jean ; Edouard Pichette, 8, rue St-Bernard, St-Sauveur ; Chs. E. Marshall, 12, rue Tourangeau ; Pierre Lefebvre, 95, rue des Commissaires ; Edouard Bouret, 435, rue St-Jean ; Joseph Coulombe, 27, rue St-Louis, St-Sauveur ; L. Roy, 74, rue St-Joseph, St-Roch.

St-Thomas de Montserrat.—Philibert Lamontagne.

Trois-Rivières.—A. A. Ricard.

Arthabaskaville.—M. J. A. Poisson.

Sorel.—F. Bertrand.

QUARANTE-HUITIÈME TIRAGE

Le quarante-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de mars), aura lieu SAMEDI, le sept AVRIL à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

CONNAISSANCES UTILES

L'odeur de l'ail.—Mêlez un peu de persil, cela suffit pour enlever la mauvaise odeur laissée par l'ail qu'on a mangé.

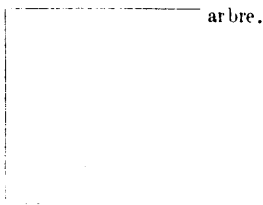
L'eau chaude.—Une tasse d'eau chaude, aussi chaude qu'on peut la boire à petites gorgées, prise tous les matins avant déjeuner, alors qu'on a l'estomac vide, ou une heure avant chaque repas, guérira bien souvent les personnes qui souffrent d'horribles maux de tête.

Mal de dent.—Pulvériser et mélanger de l'alun et du sel en égale quantité ; prenez un peu de ouate, mouillez et tournez dans votre mélange et mettez dans la dent creuse. Vous sentirez d'abord une sensation froide qui disparaîtra graduellement en même temps que le mal.

Truite.—La meilleure est la truite saumonée, sa chair est joliment rose, et c'est un manger très délicat. Quand elles sont toutes petites, mieux vaut les frire : quand elles sont de trois quarts à une livre, on les mange à la sauce blanche, à l'huile et au vinaigre ou à toute autre espèce de sauce. Videz, nettoyez et lavez les truites, faites les cuire dans de l'eau assaisonnée de sel, poivre, oignons, roulettes de carottes, persil, clou de girofle, une feuille de laurier, assez d'eau pour qu'elles baignent. Quand elles sont assez cuites, retirez-les et faites égoutter, puis garnissez un plat d'une serviette et servez les truites dessus entourées de persil. Servez en même temps dans un saucier une sauce blanche avec ou sans câpres.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 364.—QUESTION A RESOUDRE
PUIT.



Un homme possède un puit parfaitement carré. A un des coins il y a un arbre, au coin opposé un autre arbre. Il veut agrandir son puit juste du double et lui conserver sa forme parfaitement carré. Cependant, il ne veut pas enlever ses deux arbres, il ne veut pas non plus que les arbres soient dans le puit. Comment doit-il s'y prendre pour creuser son nouveau puit double de celui qu'il a déjà?

En envoyant la réponse, veuillez donner un petit dessin représentant le puit nouveau.

SOLUTIONS :

No 362.—Le mot est : Lacet.
No 363.—Le mot est : A-verse.

ONT DEVINÉ :

Mlle Mary Baker, Beauharnois; D. Lambert Saint-Zéphirin; Albert Lafortune, Mlle Bernadette Grollard, Mlle Marie Louise Bertrand, Mlle Adeline Bertrand, Elvina L., Octave Laberge, Elzéar Samson, Montréal; Almanzor Lacasse, Napoléon Hudon, Famille Carboneau, Québec.

RUBANS DE SOIE

Nos lecteurs qui désireraient recevoir (par la poste) un paquet élégant de rubans extra fins de différentes largeurs et tous de nuances à la mode; excellents pour garnitures de Bonnets, Chapaux, robes, ouvrages de fantaisie, colliers, etc., etc., peuvent faire une affaire magnifique, vu la facilité récente de la grande maison de gros Ribbon Manufacturing Co., en envoyant seulement 25 cents, en timbres postes, à l'adresse ci-dessous.

Comme prime spéciale, nous vous donnerons le double de valeur qu'aucune autre maison en Amérique, si vous nous envoyez les noms et l'adresse postaux de dix dames nouvellement mariées, en mentionnant le nom de ce journal. Aucun coupon n'a moins de une verge de longueur.

On rend l'argent si l'on n'est pas satisfait. Trois paquets pour 60 cents. Adresse : LONDON RIBBON AGENCY, Jersey City, N. J.

AUX SOURDS

Une personne guérie d'une surdité constante de vingt-trois ans par l'emploi d'un remède très simple. On enverra la description GRATIS en français à quiconque en fera la demande. S'adresser : NICHOLSON, 177, Macdougall street, New-York.



Chester's Cure!

Pour la Toux Rhumes
L'Asthme Bronchites Catarrhe
Enrouements Etc., etc.

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461, rue Laguchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50

Grande Vente à Bon Marché

A LA NOUVELLE MAISON

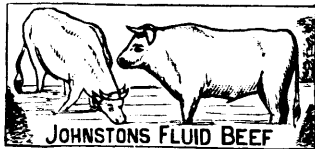
DUPUIS & LABELLE

Venant d'arriver un lot considérable de Broderies, Insertions, Dentelles, Cotons Jaunes, Cotons Blancs, Cotons Carreautés, grand choix d'Indiennes dans les bonnes qualités et les patrons les plus distingués, le tout pour être vendu à prix réduits et à UN SEUL PRIX, chez

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Épargne

24774



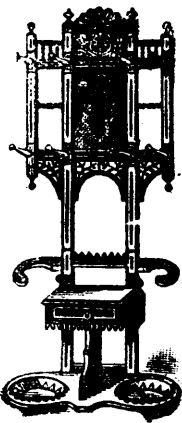
UN ARTICLE DE MENAGE

Chaque ménagère devrait constamment tenir à sa main une quantité de

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Ceux-là seulement qui en ont fait l'essai savent quelle sauce fortifiante il produit et enrichit une soupe.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18-RUE SAINT-LAURENT-18
MONTREAL



LISEZ :

- SIDEBARDS en bois franc pour..... \$10.00
- SIDEBARDS en vieux fiêne pour..... 18.00
- SIDEBARDS en cerisier pour..... 21.60
- SIDEBARDS en noyer noir pour..... 24.30
- SIDEBARDS en vieux chêne pour..... 29.70

N'achetez pas ailleurs avant d'avoir vu nos marchandises et nos prix. Une visite vous convaincra

WM. KING & CIE.,
NO 652 RUE CRAIG

Etabli en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :
Les triples extraits culinaires comme autres de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en 4 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie
10-RUE DE BRESOLES-10
BATELLES DES SEURS) MONTREAL

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montréal

VICTOR ROY,
ARCHITECTE
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

AMELIORATION!

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous avons ouvert un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.
F. MASSICOTTE & FRÈRE.

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,
ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉE PAR
PICAULT & CONTANT
PHARMACIENS

1475-RUE NOTRE-DAME-1475

VENTE, ACHAT, ECHANGE de
Timbres-Poste pour Collections. Tous jours en main un assortiment de 3,000 variétés à des prix réduits. Agents demandés pour la vente des célèbres paquets le "Globe."
ANT. R. VALLÉE,
406, rue Laguchetière, Montréal.

GANTS DE KID DENT'S 2 BOUTONS 75c la paire

BRETELLES HYGIENIQUES VRAIS GRUYOT 25c la paire

CHEZ DE LORIMIER

1700, rue Notre-Dame, 2me porte de l'église Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

LE 18 AVRIL PROCHAIN

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

LES CENTAINES DE PERSONNES

Qui se servent de notre célèbre

Eau minérale de Saint-Léon

Confirmation, avec plaisir, le témoignage suivant :

M. A. Poulin, gérant de la Compagnie d'Eau Minérale de St-Léon,

MONSIEUR.—C'est avec le plus grand plaisir que j'affirme que votre eau minérale de St-Léon m'a complètement guérie des rhumatismes, des maux de têtes et des indigestions dont je souffrais depuis nombre d'années, cure qu'aucune médecine n'avait pu faire. Vous pouvez publier ce certificat si vous le jugez à propos.
Votre dévouée,

MADAME LÉGER,
Rue Dorchester, Montréal.

N. B.—La véritable Eau Minérale de St-Léon est vendue, en gros et en détail, par la Cie. d'Eau de St-Léon, 54, square Victoria, et par les agents autorisés, à 25 cents le gallon.

GASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publions une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 80 cents pour un livre de 176 pages, GEO. P. ROWELL & CO, 10 Spruce St., New-York.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 24 mars 1888

PAULINE

PREMIERE PARTIE

LE VICOMTE DE CAVAROC—(Suite)

QORSQUE ces charrettes se furent suffisamment éloignées, Lascars et Liseron quittèrent leur retraite.

—Il me vient une idée, dit le baron.

—Elle ne saurait manquer d'être bonne ! répliqua, non sans quelque courtoisie, le lieutenant, voyons votre idée, maître.

—Le parc du château est vaste et s'étage, derrière les bâtiments jusque sur les collines qui nous font face, reprit Lascars ; quittons la grande route, suivons le mur de clôture, et ce sera jouer de malheur si nous ne trouvons point moyen d'accomplir, facilement et sans risque, une escalade qui, dans l'endroit où nous sommes, est compromettante et dangereuse.

Liseron approuva chaudement l'idée et suivit Lascars, qui s'engagea dans un étroit sentier côtoyant le mur d'enceinte. De toutes parts, les branches énormes des vieux arbres débordaient ce mur, formaient une voûte verdoyante au-dessus du sentier et rappelaient au baron le châtaignier gigantesque du jardin des Capellen, à Aix-la-Chapelle.

XXIV

Lascars et Liseron suivirent pendant deux cent cinquante ou trois cents pas le sentier légèrement montueux dans lequel nous les avons vus s'engager ; ils cheminaient d'un bon pas et sans échanger une parole.

—Maître, dit Liseron tout à coup en ralentissant son allure.

—Eh bien ! demanda Lascars, qu'y a-t-il ?

—A l'endroit où nous voici, reprit le lieutenant, la muraille n'est pas très haute ; voulez-vous que je vous fasse la courte échelle ? Vous grimpez sur mes épaules, et vous atteindrez le chaperon en un clin d'œil.

—Et toi, demanda le baron, comment monteras-tu ?

—Vous me tendrez la main, et vous me hisserez jusqu'à vous.

—Cela pourra se faire si nous ne trouvons pas d'autre moyen de pénétrer dans l'enceinte ; mais il me paraît invraisemblable qu'un parc aussi vaste n'ait aucune issue sur la campagne ; marchons encore.

—Marchons tant que vous voudrez, maître ; nous avons devant nous toute la nuit.

Les prévisions de Roland ne tardèrent point à se réaliser. Les deux rôdeurs nocturnes arrivèrent près d'une porte étroite et basse pratiquée dans la muraille pour le service des jardiniers et des gardes-chasse. Le baron fit halte.

—Tu vois que je ne me trompais point, dit-il à Liseron. As-tu dans ta poche ce qu'il faut pour ouvrir cette porte ?

—Toujours ! Je ne marche jamais sans mes petits instruments ; je vais dire deux mots à la serrure, et je réponds du succès, à moins que des ver-

rous intérieurs n'aient été poussés, auquel cas je ne puis rien.

Tout en parlant, Liseron tira des profondeurs de sa poche un outil en fil de fer, bien connu des voleurs avec effraction et à peu près semblable à un crochet recourbé. Il introduisit cet outil dans la serrure, comme il eût fait d'une clef ; la pêne joua dans la gâche aussitôt sans opposer la moindre résistance, et la porte s'ouvrit avec un gémissement lugubre.

—Ah diable ! murmura Liseron, voilà des gonds rouillés auxquels je promets une goutte d'huile si nous devons venir souvent par ici.

—Suis-moi, dit Lascars en pénétrant le premier dans le parc, et referme la porte derrière nous.

Cet ordre fut exécuté et nos personnages se trouvèrent dans une allée sombre et majestueuse, presque semblable à la nef d'une cathédrale. Les troncs rugueux d'une double rangée de tilleuls trois fois centenaires s'alignaient à droite et à gauche, ainsi que des piliers gigantesques. Au-dessus de ces colonnes végétales, à une grande

—Que me veux-tu ?

Liseron effleura de ses lèvres l'oreille de Lascars, et répondit, d'une voix faible comme un souffle :

—Arrêtez-vous, maître, et surtout parlez bas.

—Pourquoi ? reprit Lascars étonné.

—Nous ne sommes plus seuls.

Le baron tressaillit.

—Tu crois ? balbutia-t-il.

—J'en suis sûr ; regardez et écoutez.

En même temps Liseron indiquait du geste l'avenue latérale se croisant avec celle où il se trouvait avec son chef. Roland écouta avec attention, et, au bout d'une ou deux secondes, il lui sembla que le bruit presque indistinct de pas légers, foulant le sable et froissant les feuilles mortes, arrivait jusqu'à lui. Ses regards interrogèrent avidement les ténèbres, et bientôt il lui fut impossible de conserver l'ombre d'un doute ; un de ces rayons de lune, dont nous avons parlé tout à l'heure, se glissait par une éclaircie et formait dans les ténèbres, une pâle traînée de lumière. Soudain, deux

formes humaines traversèrent cette zone vaguement éclairée et disparurent aussitôt après ; mais le baron avait eu le temps de distinguer une femme en robe blanche, appuyée sur le bras d'un homme, dans une attitude gracieuse et tendre. Cet homme et cette femme se rapprochaient insensiblement de Lascars.

—En vérité, murmura ce dernier, mon lieutenant est un précieux compagnon !... ses yeux et ses oreilles sont incomparables et valent ceux des Indiens peaux-rouges !... sans lui je n'aurais rien entendu !...

Pour la seconde fois, Liseron se pencha vers Roland.

—Maître, lui dit-il, ne restons pas là... la plus légère brise pourrait écarter le feuillage et laisser arriver jusqu'à nous quelque rayon écarté qui nous trahirait...

Le conseil était sage. Lascars ne fit aucune difficulté de le suivre, et, quittant l'avenue, il alla se mettre en embuscade derrière un tronc d'arbre assez gros pour abriter Liseron en même temps. Quelques secondes s'écoulèrent. L'horloge du château et celle du clocher de Port-Marly se mirent à sonner toutes deux à la fois onze heures du soir. Le bruit des pas sur le sable de l'allée se rapprochait et devenait de plus en plus distinct... Les promeneurs allaient effleurer l'arbre qui servait de cachette aux deux bandits.

—Quels sont ces gens ? se demandait Lascars, une jolie femme de chambre, peut-

être, au bras d'un galant valet de pied... Oui, c'est probable... c'est même certain, car le marquis d'Hérouville et sa femme doivent reposer depuis longtemps.

La réponse à la question que Roland se posait en ces termes ne se fit point attendre.

—Cette nuit est bien belle, n'est-ce pas, mon amie ? dit à sa compagne l'invisible cavalier, en passant à quelques pas du baron : l'air se fait tiède pour nous étreindre, l'obscurité nous enveloppe et nous caresse !... les nocturnes parfums des fleurs et des gazons montent vers nous ! de toutes les douces choses de ce monde, la solitude à deux, quand on s'aime comme nous nous aimons, n'est-elle pas la plus douce ?

Trop émue, sans doute, pour parler, celle à qui s'adressaient ces tendres paroles n'y répondit qu'en s'appuyant avec plus d'abandon sur le bras amoureux qui la soutenait en l'enlaçant, puis le couple



M. d'Hérouville embrassa l'ainé des enfants comme il venait d'embrasser le plus jeune. — (Page 91, col 1.)

hauteur, les branchages arrondis formaient la voûte. Sous ces dômes verdoyants, dont la nature avait fait tous les frais, régnaient le silence et l'obscurité. Ça et là, par une éclaircie du feuillage, se glissait un rayon égaré de la lune, pâle flèche d'argent tombant jusqu'au sol et rendant les ténèbres environnantes encore plus opaques. A l'extrémité de l'allée obscure se voyaient, ou plutôt se devinaient les bâtiments du château, à demi plongés dans les ombres nocturnes. Ce fut de ce côté que se dirigea Lascars, suivi pas à pas par Liseron. Tous deux atteignirent un endroit où l'avenue qu'ils suivaient se trouvait coupée à angle droit par une seconde avenue, selon la mode des jardins à la française, dessinés par Le Nôtre, dont on retrouve dans le parc de Versailles les grandioses conceptions. Le baron allait passer outre, lorsqu'il sentit la main de son lieutenant se poser sur son bras. Il se retourna en murmurant :

inconnu continua lentement sa route, en laissant derrière lui cette senteur enivrante qui s'exhale de la chevelure et des vêtements d'une femme jeune et belle. Personne, en ce moment, n'aurait pu jeter les yeux sans épouvante sur le visage de Lascars, si la clarté du jour avait éclairé ce visage. Les traits décomposés du gentilhomme offraient une expression hideuse; la haine faisait trembler ses lèvres, et ses yeux s'injectaient de sang. Il venait de reconnaître la voix de l'homme qu'il abhorrait: la voix de Tancrede d'Hérouville!...

—J'avais résolu de ne point agir cette nuit... se dit-il dans un transport de rage froide, mais, puisque le démon envoie mon ennemi à portée de ma main, je ne tarderai pas plus longtemps ma vengeance et j'en veux finir tout de suite!...

En se tenant à lui-même ce langage, Lascars tira de sa poche un des petits pistolets dont il s'était muni; il en arma sans bruit les deux coups, et, quittant le tronc d'arbre qui l'abritait, il se glissa comme un serpent sur les traces du marquis. Quelque implacable que fût sa haine, quelque ardent et impétueux que fût son désir de vengeance, cette haine et cette vengeance ne pouvaient s'assouvir à l'instant même... l'obscurité qui régnait dans l'avenue enveloppait d'un voile impénétrable la victime désignée, et Lascars, pour ne faire feu qu'à coup sûr, pour envoyer ses balles droit au cœur qu'il voulait glacer, devait attendre qu'une nouvelle éclaircie, qu'un nouveau rayon lumineux, lui permissent de voir distinctement son ennemi. Il était facile de prévoir que la détonation du pistolet et les cris de la marquise donneraient promptement l'alarme, les valets ne se feraient point attendre, mais, avant leur arrivée, l'assassin aurait disparu et les serviteurs consternés ne trouveraient qu'une femme évacuée auprès d'un cadavre baigné dans son sang. Lascars, nous l'avons dit, se mit en devoir de suivre Tancrede, et fut lui-même suivi par Liseron.

—Maître, demanda ce dernier tout bas, où diable allez-vous ainsi?...

—A la vengeance, répondit Roland.

—Vous songez à tuer M. d'Hérouville?

—Oui.

—Maître, balbutia Liseron, prenez garde...

Il n'eut pas le temps d'achever.

—Silence!... dit Lascars, en l'interrompant d'un ton qui ne souffrait point de réplique.

—Diable de capitaine! pensa le lieutenant, quelle superbe affaire il sacrifie au plaisir de se venger vite! enfin, il est le maître et je n'ai rien à dire!

Le marquis et sa compagne marchaient toujours sur le sable fin et doux qui criait à peine sous leurs pieds. Ils allaient silencieux la main dans la main, mollement appuyés l'un sur l'autre, fondant leurs âmes dans une commune pensée qu'un silence éloquent exprimait mieux que les plus ardentes paroles... Rien n'existait en dehors d'eux-mêmes; le ciel, la terre, les désirs, les ambitions, les joies et les soucis de la vie, tout avait disparu! l'amour seul remplissait le monde! C'étaient des gens heureux! oh oui! bien heureux, ils aimaient; ils étaient aimés; ils étaient ensemble; ils étaient seuls... Si le bonheur n'était pas avec eux, pur, immense et complet, où donc était-il? Mais la mort aussi était là, sous la figure de Lascars tenant d'une main fiévreuse son pistolet tour armé. Une seconde encore, sans doute, et la naturelle ivresse de deux êtres charmants allait être interrompue par un coup de foudre!... et l'un de ces cœurs pleins d'amour allait cesser de battre!...

XXV

Ce drame étrange et sinistre dont le dénouement fatal pouvait à chaque seconde éclater dans toute son horreur, cette poursuite silencieuse du meurtrier, s'acharnant sur les pas d'un ennemi qui ne soupçonnait point sa présence, durèrent plusieurs minutes et ces minutes furent longues comme des siècles pour Lascars et pour Liseron. Tancrede d'Hérouville et la marquise se dirigeaient du côté du château; ils marchaient lentement, nous le savons, et les ténèbres protectrices semblaient s'épaissir autour d'eux... Mais enfin ils atteignirent l'extrémité de l'allée couverte et ils s'en-

gagèrent sans défiance sur le tapis vert qui s'étendait autour du château, et qu'ornaient des bassins de marbre blanc, des eaux jaillissantes et de vastes corbeilles de fleurs. Là, rien ne les défendait plus, l'égide d'obscurité venait s'évanouir, et les clartés vives de la lune les enveloppaient de toutes parts. Un sourire cruel, ou plutôt le rictus farouche d'une bête fauve qui se sent maîtresse de sa proie, vint aux lèvres du baron. L'infâme gentilhomme était sûr de son coup. Plus d'une fois il avait tenu et gagné le pari d'abattre au vol une hirondelle avec la balle d'un pistolet. Rien ne le pressait donc, il pouvait ajuster à loisir et prendre tout son temps. Une instinctive curiosité lui fit jeter un coup d'œil sur la marquise dont la taille svelte et souple, élégante et gracieuse comme celle d'une jeune déesse, se déployait à quelques pas devant lui. Sous un réseau de blanches dentelles les épaules de madame d'Hérouville semblaient taillées en plein marbre de Paros; ses bras nus sortaient de ses manches larges comme du calice d'une fleur; ses beaux cheveux blonds se tordaient derrière sa tête, avec une négligence adorable, ainsi qu'un flot d'or et de soie.

—La baronne de Lascars avait une chevelure pareille à celle là! se dit Roland avec un nouveau sourire, avant le quart d'une seconde cette jolie marquise sera veuve!... les consolateurs ne lui manqueront pas!...

Le bras du baron se souleva; son coude se rapprocha de son corps; le canon du pistolet prit une direction horizontale et l'index de la main droite se reploya sur la gâchette. Il ne fallait plus désormais qu'un mouvement léger, une pression nerveuse à peine perceptible, pour envoyer Tancrede chez les morts... Ce mouvement ne fut pas fait; cette pression nerveuse n'eut pas lieu. Un revirement brusque venait de s'opérer dans les pensées de Lascars; son bras retomba sans que le chien se fût abattu sur la platine, et, à la grande surprise de Liseron, le pistolet désarmé rentra dans la poche d'où il était sorti quelques minutes auparavant... Après avoir donné une conclusion si peu attendue à la scène que nous venons de raconter, le baron, calme en apparence comme un promeneur inoffensif et désintéressé, suivit du regard le marquis et sa femme jusqu'au moment où ils rentrèrent au château par une porte qui se referma derrière eux. Aussitôt qu'ils eurent disparu, Lascars tourna sur ses talons.

—Compère Liseron, demanda-t-il, es-tu là?...

—Oui, maître... répondit le lieutenant qui s'était arrêté tout près de son chef, sur l'extrême limite des ténèbres et de la lumière.

—Regagnons le Moulin-Rouge, continua le baron, nous n'avons plus rien à faire ici cette nuit.

—A vos ordres, maître! Pas accéléré! en avant! marche!... dit Liseron d'un ton plaisant.

Les deux hommes reprirent la route qu'ils avaient parcourue déjà, et tandis qu'ils cheminaient côte à côte, le dialogue suivant s'engagea entre eux.

—Tu ne comprends pas grand-chose, n'est-il pas vrai? dit Lascars, à ce qui vient de se passer sous tes yeux.

—Vous pouvez même ajouter, maître, que je n'y comprends absolument rien, répliqua Liseron.

—Mon brusque changement de résolution te surprend? reprit le baron, il te semble étrange qu'animé comme je le suis d'une haine implacable, et tenant dans ma main la vie de mon ennemi, j'ai écarté cette main et laissé l'ennemi s'éloigner?

—Oui, maître, et c'est là justement ce qui me confond, car enfin vous paraissiez bien décidé, tout à l'heure, et j'ai voulu vous dire avec humilité que le moment me semblait mal choisi, vous m'avez imposé silence d'une façon qui ne souffrait pas de réplique.

—C'est vrai, murmura Lascars, mais, grâce au ciel la réflexion m'est venue avant qu'il fût trop tard! Je me suis souvenu qu'il fallait rarement suivre son premier mouvement, sous peine d'avoir à s'en repentir. Bref, j'ai repris mon empire sur moi-même, et je m'en félicite, car si j'avais cédé tout à l'heure à la soif homicide qui me dévorait, le marquis d'Hérouville n'existerait plus, il aurait passé sans transition du bonheur à la mort, il n'aurait pas souffert et je serais maintenant en proie au chagrin incurable de m'être incomplètement vengé. Comprends-tu cela, Liseron?

—Pas très-bien, je l'avoue, répondit le lieutenant, car enfin, si la mort de votre ennemi vous semble une vengeance incomplète, que faut-il donc pour vous satisfaire?

Une lueur fauve, d'un éclat satanique, fit étinceler les prunelles du baron.

—Ce qu'il me faut, répliqua-t-il avec un accent haineux dont rien ne saurait donner une idée, ce qu'il me faut, c'est la souffrance morale de cet homme! c'est l'agonie lente de son âme avant celle de son corps!... Je tuerai son bonheur avant de le tuer lui-même! il est heureux époux! je l'attaquerai d'abord dans ses enfants et dans sa femme, et peut-être ensuite trouverai-je plus de joie à lui laisser la vie qu'à lui donner la mort!

En écoutant les paroles que le prétendu Joël Macquart venait de prononcer, Liseron, malgré lui, frissonna de la tête aux pieds.

—Qu'as-tu à répondre? demanda Lascars.

—Pas un mot, maître, murmura le lieutenant d'une voix altérée.

—On dirait que je te fais peur!

—Vous m'épouvantez un peu, j'en conviens, et si le grand diable d'enfer n'était point une invention à l'usage des vieilles femmes et des petits enfants, je croirais qu'il a pris cette nuit votre forme et que c'est lui qui marche en ce moment à côté de moi.

—Flatteur! s'écria Lascars en riant, il faut toute ma modestie naturelle pour qu'une comparaison comme la tienne ne me donne pas un fol orgueil. A propos, ajouta le baron après un silence, pourquoi donc, tout à l'heure, toi qui n'as point sur ces choses les mêmes idées que moi, voulais-tu m'empêcher de tuer M. d'Hérouville?

—Oh! mon Dieu, tout bonnement parce que je pensais au solide.

—Explique-toi mieux.

—Je me disais qu'un coup de pistolet tiré cette nuit sur le marquis nous faisait perdre d'amples bénéfices, car le pillage immédiat du château devenait impossible, la veuve n'aurait pas manqué de regagner Paris au plus vite, en emportant avec elle son or et ses bijoux,—voilà pourquoi, dans mon gros bon sens, il me semblait qu'il me fallait attendre.

Lascars et son lieutenant venaient d'atteindre en causant ainsi la petite porte du parc. Ils sortirent sans encombre de l'enceinte et suivirent le sentier qui devait les ramener à leur canot. Laissons-les se diriger vers le Moulin-Rouge, et rejoignons le marquis et sa femme. Le château de Port-Marly, nous l'avons dit dans un précédent chapitre, constituait une habitation vraiment princière. Les somptuosités de ses décorations intérieures et de son ameublement étaient dignes d'un palais. Les salons de réceptions, les deux salles à manger, l'une d'apparat, l'autre de famille, occupaient le rez-de-chaussée auquel on accédait depuis le parc par un large perron à double rampe. L'appartement de Tancrede d'Hérouville et celui de sa femme se trouvaient au premier étage. Chacun d'eux était composé d'une antichambre, d'un salon, de deux chambres à coucher, d'une bibliothèque servant de cabinet de travail, et d'une salle de bain. Nous passons volontairement sous silence un certain nombre de pièces accessoires. Ces appartements, tout à fait indépendants l'un de l'autre, étaient réunis par une galerie vitrée, ornée de statues de marbre et de bronze, et de tableaux de maîtres des écoles italienne et française. Cette galerie, constituant un véritable musée, renfermait des richesses artistiques dont plus d'une résidence royale aurait été jalouse. Des lanternes flamandes d'un précieux travail, garnies de verres dépolis, entretenaient pendant toute la nuit une clarté douce dans les vestibules, les escaliers et les couloirs. Tancrede reconduisit sa femme à l'appartement qu'elle occupait. Une jeune camériste, souriante et fraîche, attendait sa maîtresse dans le salon qui précédait la chambre à coucher.

—Marianne, mon enfant, lui dit madame d'Hérouville, vous pouvez vous retirer.

—Madame la marquise n'a pas besoin de moi ce soir? demanda la camériste.

—Non, je me déferai seule; allez...

Et la marquise franchit le seuil de sa chambre. Cette pièce était une véritable merveille de luxe bien entendu, et de bon goût, nous pourrions

presque dire de simplicité dans la richesse Le plafond en coupole et peint à fresque figurait un ciel lumineux, au milieu duquel voltigeaient des papillons éblouissants et de grands oiseaux des tropiques aux ailes bigarrées de vives couleurs. Les boiseries blanches, sculptées avec un art exquis et sobrement rehaussées de filets d'or, ne supportaient que trois tableaux, mais quels tableaux, ou plutôt quels chef-d'œuvre ! Le premier était une *Madone*, de Murillo ; le second une *Adoration des Mages*, de Titien ; et, le troisième, *l'Enfant Jésus et Saint-Jean-Baptiste*, du Corrège. La marquise d'Hérouville était blonde, Tancrede avait voulu que les draperies qui l'entouraient fussent d'une brocatelle du bleu le plus tendre. La même étoffe recouvrait les sièges en bois doré d'un merveilleux travail. Le tapis de la Savonnerie offrait, sur ses fonds d'une blancheur sans tache, un semis de bouquets de myosotis, de pervenches et de bleuets. Le lit bleu, semblable à un dais et empanaché de plumes blanches, s'élevait sur une estrade et disparaissait à demi sous les plis lourds de la brocatelle et sous les nuages vaporeux de la mouseline des Indes. La cheminée elle-même était en marbre bleu lapis. Sa large tablette supportait une magnifique pendule, du style Louis quatorzième, et deux immenses potiches du Japon, illustrées d'oiseaux bleus impossibles et de fleurs d'azur fantastiques. A côté de la couche monumentale que nous avons décrite reposait côte à côte deux petits lits jumeaux, noyés parmi des flots de tulle et de gaze, de dentelles et de rubans. Dans chacun de ces lits se voyait un enfant blanc et rose, d'une merveilleuse beauté. Les traits de ces enfants n'étaient point pareils, mais tous les deux ressemblaient à des anges endormis, et les maîtres immortels dont les œuvres rayonnaient sur les panneaux de la boiserie, Murillo, Titien, le Corrège, n'auraient pas rêvé d'autres modèles pour leur plus divines créations. L'un de ces chérubins avait cinq ans environ. L'autre semblait de deux ans plus jeune. Leurs longs cils recourbés répandaient une ombre de velours sur leurs joues faites de roses pétries dans du lait. Leurs lèvres merveilleuses souriaient à l'un de ces songes enchanteurs que Dieu envoie au sommeil si pur de l'enfance. Madame d'Hérouville, toujours appuyée sur son mari, s'approcha des lits jumeaux et enveloppa les deux enfants d'un regard où toutes les flammes de l'amour maternelle éclataient. Tancrede, quittant le bras de sa femme, se pencha vers la plus jeune des innocentes et charmantes créatures ; il effleura de ses lèvres le front ombragé de boucles blondes, lentement, doucement avec des précautions infinies, afin de n'y point interrompre le sommeil béni du petit ange.

XXVI

La marquise sourit d'abord avec ivresse à cette caresse si discrète et si tendre, où débordait le cœur paternel, puis un indéfinissable sentiment d'inquiétude, nous pourrions presque dire d'angoisse, se peignit sur son visage, lorsque Tancrede se redressa, mais cette angoisse disparut avec la rapidité de l'éclair, car déjà M. d'Hérouville se penchait vers le second berceau, et il embrassait l'aîné des enfants comme il venait d'embrasser le plus jeune. L'angélique figure de la marquise devint aussitôt radieuse. Une larme d'émotion et de reconnaissance mouilla sa paupière, et elle murmura d'une voix que l'attendrissement rendait tremblante

— Tu l'aimes donc aussi, mon pauvre Paul ?

— Si je l'aime ? répondit Tancrede avec feu, et pourquoi donc ne l'aimerais-je pas autant que son frère ?... C'est ton fils... à ce titre, il m'est cher et sacré !... Entre lui et Armand, je le jure, mon cœur ne choisit pas.

La jeune femme jeta ses deux bras au cou de son mari et lui dit dans un long baiser :

— Va, tu es bon comme Dieu lui-même, et si je n'avais le bonheur de vivre avec toi, la grâce suprême que je demanderais au ciel serait la joie de mourir pour toi !...

— Chère, bien chère Pauline, répondit le marquis, n'es-tu pas mon ange adoré ? n'es-tu pas le sourire et la lumière de mon existence ?... n'es-tu pas l'orgueil et l'honneur de ma maison ? Chaque jour, à chaque heure du jour, je bénis le Dieu de bonté qui nous avait faits l'un pour l'autre, et qui

à daigné réunir enfin ceux que le monde semblait séparer.

Ici nous devons, avant de poursuivre notre récit, revenir sur nos pas pour la première fois, et tourner nos regards vers le passé. A la fin de la seconde partie de ce livre, nous avons vu le marquis d'Hérouville et la duchesse de Randan quitter Aix-la-Chapelle en emmenant avec eux Pauline qui se croyait, et qu'ils croyaient eux-mêmes, veuve du baron de Lascars. Nos lecteurs se souviennent-ils des paroles adressées par Tancrede à sa sœur, après lui avoir fait l'aveu du brûlant amour qui le dévorait. Ces paroles, les voici : "Je n'oublie ni ce que je suis, ni quel est le sang dont je sors... Je souffrirai, je mourrai s'il le faut, mais jamais la veuve d'un misérable et d'un faussaire ne deviendra marquise d'Hérouville !..." En parlant ainsi, Tancrede était de bonne foi. Il se croyait capable de vivre, sinon calme, du moins résigné, auprès de Pauline devenue libre, et de l'aimer toujours sans lui dire jamais qu'il l'aimait ! Hélas ! il devait s'apercevoir bien vite que l'entreprise tentée par lui était au-dessus des forces humaines !... La jeune femme fit au frère et à la sœur le récit de sa vie... elle leur dit toutes ses souffrances, elle leur dévoila le piège infâme tendu par Lascars et dans lequel la fatalité l'avait fait tomber... Elle ne parla point, il est vrai, de l'amour naïf et profond qui s'était emparé de tout son être depuis la nuit sinistre où, pour la première fois, elle avait vu Tancrede, mais cet amour, comme une flamme qui se fait jour en dépit des obstacles, éclata dans ses réticences, dans son trouble, dans son silence. Le marquis se sentit aimé, ou plutôt adoré, et l'ardeur de sa passion grandit encore.

L'enfant de Lascars vint au monde... Ce fut un fils. La duchesse de Randan voulut être la marraine de l'orphelin. Le marquis n'eut pas le courage d'assister à la cérémonie du baptême ; il s'éloigna de Paris en dévorant ses larmes. La naissance de cet enfant lui semblait un nouvel obstacle ajouté à tous ceux qui déjà le séparaient de Pauline. Plusieurs mois s'écoulèrent. Tancrede, comblé par le hasard des précieuses faveurs qui peuvent et doivent rendre un homme heureux ; Tancrede, grand seigneur, immensément riche, parfaitement spirituel et beau, était en réalité le plus malheureux des hommes ! Epouvanté des ravages que causait en lui la passion, il sentait chaque jour son énergie morale diminuer, et il se disait en frémissant que bientôt peut-être il lui faudrait manquer à sa parole et à son serment. Alors, comme un soldat trahi par la fortune des batailles, il tentait de chercher son salut dans la fuite ; il se jurait de ne plus revoir Pauline ; il sollicitait du ministre de la guerre un congé illimité, et il partait pour quelque lointain voyage, mais, à peine éloigné de quelques vingt-cinq lieues, il donnait aux postillons l'ordre de tourner bride, et il revenait, furieux et désespéré, comprenant bien que son corps seul fuyait Paris, que son âme restait auprès de la baronne de Lascars, et qu'il lui était aussi impossible de vivre sans elle que de vivre sans air. Il luttait encore cependant, ou plutôt il se débattait en vain. Des nuits sans sommeil succédaient à des jours sans repos ; sa vigoureuse nature semblait minée par un mal inconnu ; ses joues se creusaient ; un large cercle de bistre estompait le contour de ses paupières, et la fièvre continue qui brûlait son sang, allumait dans ses prunelles un feu sombre ; en un mot, Tancrede d'Hérouville, dans tout l'éclat de la jeunesse et sous son brillant uniforme de colonel, offrait aux regards étonnés le visage pâle des moines et des ascètes émaciés par les veilles, les mortifications et les extases. Ce changement si grand, si complet, n'échappait point à la duchesse. Elle en éprouvait autant d'effroi que de douleur, elle devinait sans peine les causes qui le faisaient naître, mais elle n'osait aborder avec son frère un sujet dangereux, et rompre avec lui le silence qu'il s'obstinait à garder vis-à-vis d'elle. Pauline de Lascars aurait ressenti comme Tancrede, et sans doute avec la même violence, tous les troubles, tous les orages, tous les déchirements de la passion, mais les joies et les soucis de la maternité mettaient dans sa vie un puissant élément de distraction. Elle aimait, certes, M. d'Hérouville autant qu'on puisse aimer, mais la chère et obéissante créature qu'elle avait mise

au monde prenait une grande part de son âme, et, quand elle contemplait son fils endormi, elle sentait bien qu'elle n'était pas la seule ici-bas et qu'il existait pour elle d'autres intérêts que ceux de l'amour. La maternité la consolait de tout, même de la mort de la bonne madame Audouin, qui s'était doucement éteinte après avoir embrassé une dernière fois sa fille adoptive. Pauline partageait sa vie entre l'hôtel de la duchesse, à Paris, et le château de Randan ; Jane ne pouvait se passer de son amie et se refusait à toute séparation, même de courte durée. Une délicate enfant, Mathilde, sœur de Jane et de Tancrede, sortie du couvent où elle avait vécu pendant le voyage du marquis et de la duchesse en Allemagne, aimait de son côté madame de Lascars comme on aime une sœur aînée, et lui prouvait sans cesse cette affection avec la touchante ingénuité de son âge.

— Mon Dieu, se demandait parfois la duchesse, pourquoi Pauline n'est-elle pas véritablement notre sœur ?

Onze mois environ s'étaient écoulés depuis les scènes auxquelles l'hôtellerie du Faucon-Blanc, à Aix-la-Chapelle, avait servi de théâtre. La fin de décembre approchait, et madame Randan avait abandonné son château des bords de la Seine pour son hôtel de la rue Saint-Guillaume. Onze heures du matin venaient de sonner. Pauline absorbée par son fils ne descendait que beaucoup plus tard, et la duchesse se trouvait encore dans son appartement avec sa jeune sœur. Une de ses femmes lui vint annoncer que le marquis d'Hérouville venait d'arriver et qu'il attendait au salon. Depuis près d'une semaine, Tancrede n'avait point paru à l'hôtel. La duchesse, surprise et joyeuse de cette visite matinale, s'empressa d'aller rejoindre son frère. Elle le trouva debout auprès de la haute cheminée armoriée, sur laquelle il appuyait son coude. Tancrede s'absorbait si complètement dans sa pensée qu'il ne s'aperçut pas tout d'abord de la présence de la duchesse. Cette dernière, immobile en face de lui, le contempla pendant quelques secondes avec un étonnement douloureux. Il était méconnaissable. Le désordre de son costume et de sa chevelure témoignaient avec une déchirante éloquence du désordre de son esprit. Sa livide pâleur lui donnait l'apparence d'un spectre. L'une de ses mains pressait sa poitrine et paraissait étreindre son cœur ; l'autre pendait à son côté, si amaigrie, si diaphane, qu'elle ressemblait à une main de cire, ses yeux étaient rougis et gonflés.

Nous avons déjà constaté le changement immense survenu depuis quelque temps dans l'apparence du marquis. Huit jours avaient suffi pour achever l'œuvre de dévastation.

— Pauvre frère... se dit la duchesse en poussant un soupir, il se consume à petit feu ?... il se tue ! sa lutte contre son cœur est un suicide véritable ! Voilà donc comment aiment les hommes, quand ils aiment !...

Madame de Randan s'approcha tout à fait du marquis et lui prit la main en murmurant de sa voix la plus douce :

— Tancrede...

M. d'Hérouville tressaillit, comme si la duchesse en le touchant et en lui adressant la parole, venait de l'arracher brusquement au plus profond sommeil. Ses yeux se fixèrent avec une sorte d'égarement sur le visage attristé de sa sœur, et il balbutia, sans presque avoir conscience de ce qu'il disait :

— C'est toi, chère Jane... Je suis heureux, oh ! bien heureux de te voir.

— Et moi, mon frère, répondit la duchesse en embrassant Tancrede, je suis triste... bien triste.

— Triste !... répéta Tancrede, et pourquoi ?

— Parce que tu souffres.

Le marquis laissa tomber sa tête pâle sur sa poitrine.

— C'est vrai, murmura-t-il d'une voix sourde, je souffre, ma sœur... je souffre beaucoup.

— Ah ! s'écria madame de Randan, je le savais bien ! les yeux d'une sœur sont clairvoyants comme ceux d'une mère ! mais tu semblais me faire un mystère de cette souffrance, et je n'osais te questionner.

— Tu avais raison, chère Jane... répliqua M. d'Hérouville, le moment n'était pas venu et j'aurais sans doute refusé de te répondre.

—Et aujourd'hui? demanda vivement la duchesse...

—Aujourd'hui je suis ici pour t'ouvrir mon âme... je me sens à bout de forces et tu vas tout savoir.

—Laisse-moi d'abord te remercier de ta confiance, quoiqu'elle soit un peu tardive, dit vivement la jeune femme, et parle ensuite, parle vite. J'ai hâte de t'entendre... non par curiosité, Dieu m'en est témoin, mais parce que, quand je connaîtrai le mal, je trouverai peut-être le remède.

Tancrede se laissa tomber dans un des larges fauteuils, du temps de Louis XIV, formant un demi-cercle en face de la cheminée dans laquelle brûlait un grand feu. Il posa son coude sur l'accotoir de ce fauteuil, il appuya sa joue sur sa main, puis il resta silencieux et comme absorbé pendant un instant. La duchesse respecta sa rêverie.

—Excuse moi, chère sœur, fit-il tout à coup en relevant le front, je dois te paraître bien étrange, mais véritablement ma tête s'affaiblit.

Madame de Randan eut aux lèvres un sourire contraint.

—Eh! qu'importe l'âge? répliqua Tancrede, d'ailleurs suis-je jeune encore? depuis quelque temps, j'ai beaucoup, beaucoup vieilli... Ah! tu le sais aussi bien que moi! reprit-il en interrompant un geste de dénégation de la duchesse, mais ce n'est point de cela qu'il s'agit... Ce n'est point pour cela que je suis venu... écoute-moi... j'irai droit au but.

—Tu ne doutes, je l'espère, ni de mon attention profonde, ni de mon intérêt sans borne? murmura Jane de Randan.

—Ni de l'un ni de l'autre, et tu vas en avoir la preuve. Je n'ai d'autres proches parents que toi et Mathilde; j'aime Mathilde autant que je t'aime, mais la chère enfant est trop jeune pour être utilement consultée sur la plus grave de toutes les questions, une question qui touche à l'honneur... Il me reste donc que toi, chère Jane, et je t'érige en tribunal de famille... Ton jugement sera sans appel. Comme tu me diras d'agir, j'agirai.

—La mission que tu me donnes est bien haute, la tâche que tu m'imposes est bien lourde... répondit la duchesse; parle cependant, mon frère...; je tâcherai de suffire à cette tâche et d'être digne de cette mission.

—Je suis placé dans une situation étrange et triste... continua Tancrede; il me faut ou cesser de vivre, ou commettre une action que ma conscience et mon orgueil patriciens me représentent comme indigne de ma naissance et de mon nom.

—Une action indigne? s'écria madame de Randan, toi, mon frère!... Allons donc!... c'est impossible!...

—Tu vas en juger à l'instant!... J'éprouve pour Pauline un amour insensé!... Depuis près d'un an je lutte contre cet amour... Aujourd'hui, tout est fini pour moi...; mes forces sont à bout... la lutte est vaine... je suis vaincu. Regarde-moi, ma sœur, et tu me reconnaîtras à peine... Le combat sans merci livré par mon orgueil à mon amour m'a brisé... Il faut que Pauline m'appartienne ou que je meure; il faut que je donne mon nom à la veuve du baron de Lascars ou que j'emporte avec moi dans la tombe ce nom sans tache.

—Je ne te comprends pas, mon frère! s'écria la duchesse avec feu; comment donc un mariage avec une femme pure et charmante pourrait-il être un outrage à l'honneur?...

—Pauline est pure comme les anges, je le sais bien!... répondit vivement Tancrede; mais le nom qu'elle porte est un nom déshonoré!...

—Est-ce la faute de la pauvre enfant si son mari fut un scélérat? Serait-il juste de la rendre responsable des crimes dont elle est innocente?

—Non, certes! cent fois non! et cependant les crimes des pères retombent sur les enfants; Dieu lui-même l'a voulu ainsi!...

—Les hommes l'ont voulu peut-être, je te l'accorde, répliqua Jane, mais Dieu, jamais!... Dieu, la bonté, l'équité suprême, ne peut frapper injustement!... Et que me parles-tu, d'ailleurs, d'un nom souillé transmis par les pères aux enfants... Ce funeste héritage n'a rien à faire ici!... En devenant ta femme, Pauline quitterait son nom pour prendre le tien, et je te jure qu'elle le porterait dignement.

—Ainsi donc, s'écria Tancrede transfiguré, rayonnant, ainsi, tu ne me conseilles point de

choisir la mort plutôt qu'un mariage avec Pauline?

—Je te conseille, je t'ordonne au besoin, en ma qualité de juge suprême et sans appel, de vivre et d'être heureux.

—Mais nos ancêtres, que diront-ils?

La duchesse se mit à rire fort irrévérencieusement. Une joie si profonde, si ardente, s'empara de toute son âme, qu'elle oubliait un peu le respect du passé.

—Nos ancêtres!... répondit-elle, en vérité, mon frère, je t'admire fort de songer à eux quand il s'agit de ton amour et de ton bonheur!... Tu te demandes ce qu'ils diront?... Sois-en sûr, ils ne diront rien, ou s'ils parlent, par grand miracle, du fond de leurs tombes armoriées, ce sera pour souhaiter la bienvenue à la plus charmante marquise d'Hérouville des temps passés et des temps à venir.

Au point où il en était arrivé, Tancrede ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre, s'il eût mit en avant des arguments nouveaux ç'aurait été surtout afin de fournir à sa sœur l'ocde les réfuter... Heureusement, il n'en fit rien... Il pressa contre son cœur et il embrassa avec une indicible effusion le charmant avocat qui venait de gagner si triomphalement la cause qu'il plaidait contre lui-même, et il s'écria:

—Tu m'as vaincu, chère Jane! Je cède! j'étais dupe d'un faux point d'honneur! mes yeux se sont ouverts, et je rougis de mon aveuglement!... Le marquis d'Hérouville peut prendre pour femme sans hésiter, celle que la duchesse de Randan consent à nommer sa sœur.

—Enfin, tu consens?... murmura Jane avec un radieux sourire, le ciel en soit béni!... Mais sais-tu, mon pauvre frère, qu'on a bien de la peine à te rendre heureux!

—Es-tu sûre que, de son côté, Pauline consentira? demanda Tancrede, qui semblait prendre plaisir à se créer de nouvelles et folles inquiétudes.

—Oui, mon frère, oui, j'en suis sûre, répondit la duchesse avec l'accent d'une moquerie inoffensive, et tu n'en doute pas plus que moi, car tu sais bien que Pauline t'adore!...

—Je le crois... je l'espère... balbutia le marquis, mais enfin on craint toujours.

—Et l'on a tort! interrompit la duchesse; je vais, d'ailleurs, t'apporter une certitude positive.

—Qui te la donnera?

—Pauline elle-même.

—Tu vas donc la voir?

—A l'instant.

—Que lui diras-tu?

—Rien qu'elle ignore, rien qui l'étonne, sois-en persuadé, mon frère, car je lui parlerai de ton amour, et, portant la parole en ton nom, je lui demanderai sa main.

—Déjà!

—Recules-tu?

—Non pas.

—Eh bien! je cours... Oh! n'essaye point de me retenir... ce serait inutile, car je ne veux rien écouter... Attends-moi là, mon frère, tu ne m'attendras pas longtemps.

La duchesse quitta rapidement le salon et prit le chemin de l'appartement de Pauline. Au bout d'un quart d'heure, elle reparut: elle n'était pas seule; elle tenait par la main la fiancée de Tancrede.

Un an et quelques jours après les événements accomplis à Aix-la-Chapelle, le mariage du marquis Tancrede d'Hérouville et de Pauline Talbot, baronne de Lascars, fut célébré à minuit, dans une petite église, sans pompe aucune et devant un nombre restreint de témoins appartenant à la plus haute aristocratie. Immédiatement après la bénédiction nuptiale, Tancrede fit monter Pauline en chaise de poste et l'emmena dans une terre qu'il possédait en Touraine. Là, commencèrent pour les jeunes époux les douceurs d'une lune de miel qui dura une année tout entière, et qui, sans aucun doute, aurait duré plus longtemps si le marquis n'avait été rappelé à Paris par les nécessités de sa position et par les devoirs de sa charge. Presque aussitôt après l'installation de la nouvelle marquise à l'hôtel d'Hérouville, un enfant vint au monde. Ce fut encore un fils. Il reçut le nom d'Armand. Tancrede, transporté de joie et d'orgueil, se prit pour ce fils d'une adoration dont

il nous serait difficile de donner une idée, mais en même temps, et ceci nous paraît faire grand honneur à la délicatesse exquise de son âme, il témoigna la plus paternelle affection à l'enfant du baron de Lascars et finit par ressentir à tel point cette affection qu'il en arrivait souvent à se croire le vrai père de l'orphelin. Trois ans passèrent, et pendant ces trois ans aucun nuage ne vint obscurcir le ciel pur et radieux des deux époux dont l'existence se partageait entre Paris, le château de Randan et la terre en Touraine où la lune de miel s'était écoulée. Le marquis ne songeait point à faire habiter à sa femme le château de Port-Marly infiniment précieuse pour le marquis que son service de colonel et ses devoirs de courtisan appelaient souvent près du roi. En conséquence, et n'ayant plus à craindre de froisser les répugnances de Pauline, Tancrede visita le château et le parc avec elle, ordonna des modifications et des embellissements, fit renouveler en grande partie le mobilier et reconstitua, sous tous les rapports, la plus somptueuse résidence qu'il fût possible d'imaginer. Aussitôt que la tâche des artistes et celle des ouvriers furent achevées, aussitôt que l'habitation, splendidement restaurée, se trouva digne de recevoir ses hôtes, le marquis et la marquise quittèrent Paris avec les deux enfants et vinrent s'installer à Port-Marly. Nous savons déjà quelle brillante réception leur avait été faite par leurs vassaux du village et des alentours. Nous avons vu briller les feux de joie, nous avons entendu résonner les décharges de mousqueterie et retentir les cris d'allégresse parmi les ténèbres illuminées...

XXVII

Quelques jours après la nuit pendant laquelle nous avons vu le baron de Lascars s'introduire dans le parc du château de Port-Marly avec Liseron et braquer sur Tancrede d'Hérouville le canon de son pistolet prêt à faire feu, la marquise assise, en peignoir du matin, devant une toilette- duchesse encadrée de dentelles, abandonnait son admirable chevelure blonde aux mains adroites et légères d'une de ses femmes. Il était tout au plus dix heures. Tancrede, parti dès le point du jour pour la chasse, ne devait revenir que dans l'après-midi. Pauline se livrait à une douce rêverie, tout en regardant ses deux fils souples, alertes, hardis autant l'un que l'autre, déployer leur force et leur grâce dans une lutte enfantine, pousser des cris de joie, rouler et rebondir avec l'élasticité de leur âge sur le tapis moelleux, aussi épais, aussi touffu qu'une pelouse au printemps. Une seconde camériste franchit le seuil de la chambre à coucher et s'arrêta près de la toilette, attendant que sa maîtresse l'interrogeât.

—Que voulez-vous, Gertrude? lui demanda Pauline.

—Madame la marquise, répondit la camériste, un brave homme, qui sollicite l'honneur d'être admis en présence de madame la marquise, vient d'arriver au château.

—Qu'est-ce que ce brave homme?

—Un colporteur.

—Je n'ai besoin de rien.

—Ah! madame la marquise, reprit Gertrude, ce n'est pas un colporteur comme les autres... il arrive des pays lointains... de l'Egypte et des Indes... Sa halle est pleine des choses les plus belles et les plus curieuses du monde, il m'en a fait voir quelques-unes afin que je puisse en parler à madame la marquise en pleine connaissance de cause.

—Qu'est-ce donc qu'il vous a montré, Gertrude, demanda Pauline dont la curiosité féminine commençait à s'éveiller.

—Ce sont des châles en crêpe de Chine, tout brodés de fleurs brillantes et d'oiseaux si bien colorés qu'on les croirait naturels et vivants, des étoffes merveilleuses où l'or se mêle avec la soie dans un tissu qui ne ressemble point à ceux qu'on fabrique dans nos pays. Ce sont des écharpes faites pour les sultanes, des dentelles d'argent, des flocons d'essence de rose et d'autres précieux parfums, des bijoux à la mode orientale, que sais-je, enfin?... Je n'ai pas tout vu, madame, et d'ailleurs il y a de tout dans la halle du colporteur.